8 PAGES DE COMIQUES dans

Le Droit

CHAQUE SEMAINE

LE SAMEDI, 27 SEPTEMBRE 1952

Hélène Cendrillon

FRED FOX.

POURQUOI VOUS CONTENTER D'UNE POUBELLE PASSEE DE MODE QUAND LE DISPOSITIF HERCULE VOUS DEBARRASSE DES REBUTS, SANS ODEUR ET SANS ENNUIS ?

ACHETONS-EN UN, MAMAN

OU ALLONS-NOUS ?

A LA MAISON, MAMAN A ACHETE UN DISPOSITIF A REBUTS, JE VEUX VOIR COMMENT IL FONCTIONNE!

ÇA VA, HELENE ?

PRESQUE PRET, MAMAN !

JE VAIS ALLER SOUS LA MAISON VOIR SI LES TUYAUX SONT EN BON ETAT !

BIEN ! JE SERAI DE RETOUR DU MAGASIN BIENTOT !

C'EST COMPLIQUE ! ÇA FONCTIONNE ?

TU PESES SUR UN BOUTON ET LES DECHETS TOMBENT LA-DEDANS.

TOUT EST ALORS BROYE: LES OS, LA VIANDE ET MEME LES PIERRES PEUVENT Y PASSER.

JE PESE SUR LE BOUTON !

Tm. Reg. U. S. Pat. Off.—All rights reserved
Copr. 1952 by United Feature Syndicate, Inc.

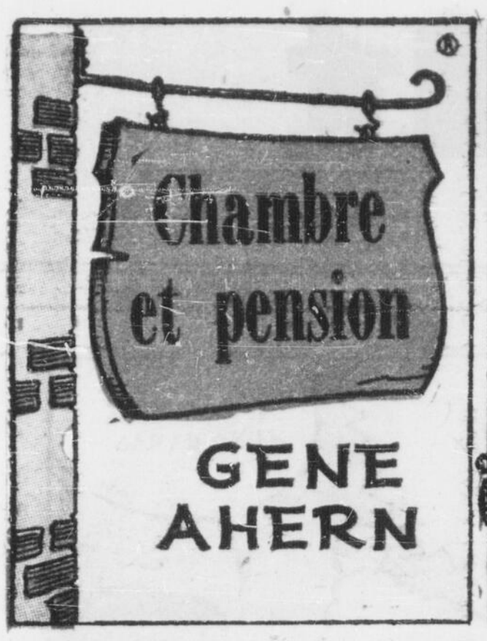
9-28

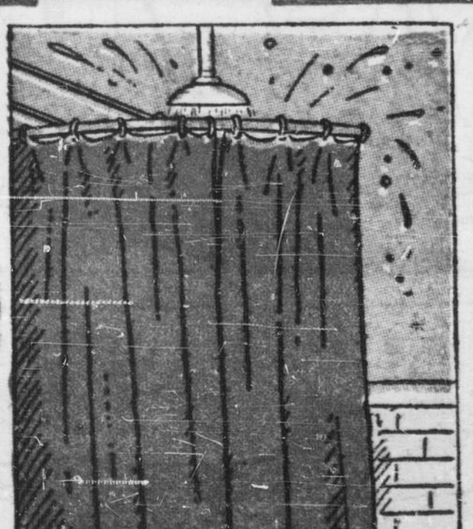
NOIROT, J'ETAIS PRISE SOUS UN TUYAU, POURQUOI N'ES-TU PAS VENU M'AIDER ?

NOIROT, JE SUIS PRISE ICI ! FERME-LE ! VIENS M'AIDER !

QU'EST-CE QU'IL A ?

C'EST UNE LONGUE HISTOIRE, MAIS JE NE SERAIS PAS SURPRIS QUE CES CHEVEUX BLANCHISSENT TOUT A COUP !



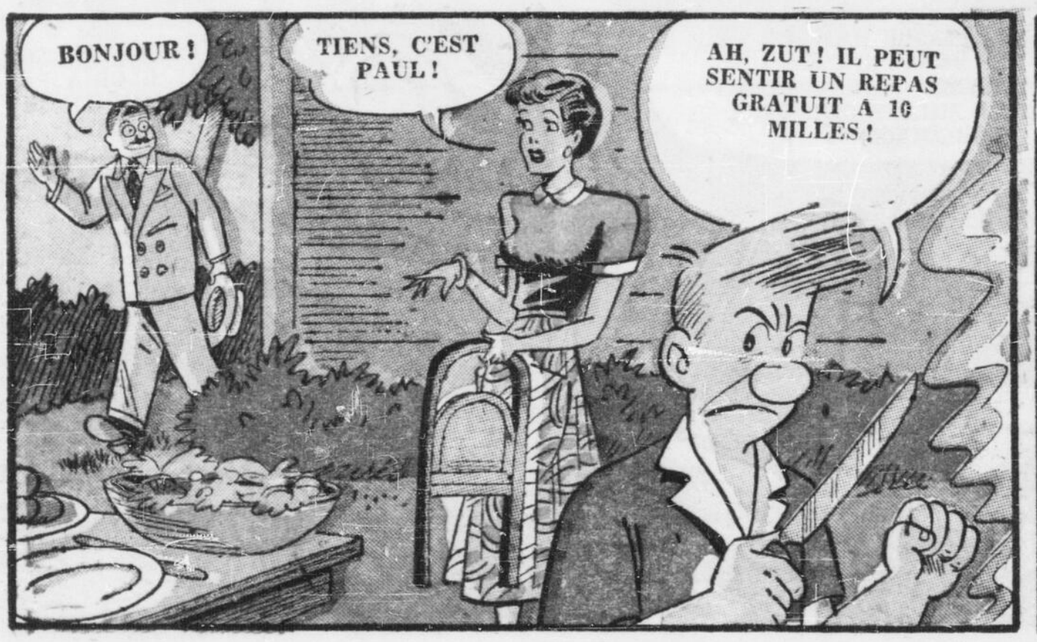


1 Nommez cinq céréales.

(Voir réponse page 7)

MARGOT TRAVAILLE TROP

BOB GUSTAFSON



2 Qui élit le pape?

(Voir réponse page 7)

Cadet de l'espace

par Ralph Bailey

9-28

DIRE QU'IL VA FALLOIR FAIRE TOUTE LA RANDONNEE SPECIALE AVEC UN GROGNARD COMME LE MAJOR HAMMER !

TU PEUX DIRE QU'IL NOUS AIME PAS !

AH, SERREZ DONC VOS FACES DE CAREME !

VIENS-T-EN, TOM ! ROGER NE PENSE QU'A LA POUPEE BLONDE !

REVENEZ, LES GARS ! LE TABLEAU DE RADAR INDIQUE LA PRESENCE D'UN OBJET !

QU'EST-CE QUE C'EST, ROGER ?

IL NE DEVRAIT RIEN Y AVOIR DANS CETTE REGION, TOM. DE PLUS, C'EST DE CETTE DIRECTION QUE NOUS VENAIENT LES MESSAGES DE DETRESSE HIER !

C'EST PROBABLEMENT UNE COMETE !

JE SUIS SUR QUE NON ! IL FAUT ALLER VOIR TOUT DE SUITE.

NOUS FERIONS MIEUX D'EVEILLER LE MAJOR ET LUI DEMANDER LA PERMISSION !

C'EST UNE PERTE DE TEMPS, SI TU N'Y VAS PAS, J'Y VAIS.

REGARDE, C'EST UN PROPULSEUR !

VIENS, ASTRO ! FAUT ALLER VOIR CE QUE C'EST !

POUR MOI, LE MAJOR HAMMER VA GRINCER DES DENTS SI C'EST UNE FAUSSE ALARME ! NOUS SOMMES A DIX MILLE MILLES DE NOTRE PARCOURS !

ÇA PARLE AU SORCIER ! GLORIA PAYNE, L'ETOILE DE L'ECRAN !

LE COIN DES JEUNES SAVANTS

DANS LA REGION SITUEE ENTRE DEUX ET TROIS MILLIONS DE MILLIONS DE MILLES DU SOLEIL, IL EXISTE, DISENT LES ASTRONOMES, DES IMMENSES "OBJETS" FORMES DE GLACE, DE POUSSIERE ASTRALE ET DE GAZ SOLIDIFIES.

TROIS MILLIONS DE MILLIONS DE MILLES DU SOLEIL

SOLEIL

COMETES EN PUISSANCE

DE TEMPS EN TEMPS, UN DE CES OBJETS EST ATTIRE PAR LE SOLEIL.

LA QUEUE DE LA COMETE SE FORME DU COTE OPPOSE DU SOLEIL

SUN

QUAND L'"OBJET" ARRIVE AU POINT D'ETRE RECHAUFFE PAR LA CHALEUR SOLAIRE, IL COMMENCE A S'EVAPORER ET CES VAPEURS FORMENT LA QUEUE QU'ON VOIT. C'EST LE PHENOMENE QU'ON APPELLE UNE COMETE

3 Qui fonda les Dames de la Congréation?

(Voir réponse page 7)

MICKEY FINN

LANK LEONARD

C'EST VOUS QUI DEVRIEZ ALLER AU CONGRES DE LA POLICE, MON ONCLE!

JE N'AIME PAS LES CONGRES, MICHEL! SURTOUT CEUX-LA! CE SONT STATISTIQUES APRES STATISTIQUES!

ÇA VA FAIRE UNE SORTE DE CONGE POUR MAMAN. TOUT LE MONDE SERA PARTI SAUF VOUS ET FISTON.

MAIS OUI, LA MAISON VA ETRE GRANDE.

SAVEZ-VOUS QUE CE SERAIT LA FIN DE SEMAINE IDEALE POUR VOUS RENDRE CHEZ TANTE CATHERINE?

TU AS RAISON, MA FOI. NOUS PARTIRIONS CET APRES-MIDI ET REVIENDRIONS DIMANCHE SOIR.

IL NE RESTERAIT PERSONNE A LA MAISON! OH, J'OUBLIAIS FIDO.

NOUS N'AURONS QU'A LE LAISSER CHEZ LE VETERINAIRE.

JE SUGGERAIS A MON ONCLE DE VOUS EMMENER CHEZ TANTE CATHERINE POUR LA FIN DE SEMAINE.

NOUS POURRIONS EMMENER FISTON ET FERMER LA MAISON.

ET FIDO, LUI?

FAISONS COMME LES GENS INTELLIGENTS: LAISSONS-LE CHEZ LE VETERINAIRE.

IL VA S'ENNUYER, PHILIPPE! ÇA PEUT LE RENDRE MALADE.

?

ALLONS DONC, IL N'Y SERA QUE DEUX JOURS! CERTAINS CHIENS Y RESTENT DES MOIS!

JE SAIS BIEN, MAIS FIDO NE NOUS A JAMAIS LAISSES. NOUS POURRIONS PEUT-ETRE ACHETER UNE BOITE SPECIALE ET . . .

9-26

NE SOIS PAS RIDICULE! CES BOITENT COUTENT UNE QUINZAINE DE DOLLARS TANDIS QUE LE VETERINAIRE NE NOUS DEMANDERA QU'UNE COUPLE DE DOLLARS.

TRES BIEN! FAIS COMME TU VEUX!

VIENS-T'EN! TU SAIS QUE CE N'EST QUE POUR DEUX JOURS!

DR. BARK'S ANIMAL HOSPITAL — PETS BOARDED

JE REVIENDRAI LE CHERCHER LUNDI MATIN.

TRES BIEN!

Reg. U. S. Pat. Office
McNaught Syndicate, Inc.

FERME LE COUVERCLE, VOICI LE CONDUCTEUR!

LANK LEONARD

4 De quel ordre religieux étaient nos premiers missionnaires?

(Voir réponse page 7)

Johnny Hasard

FRANK ROBBINS

JOHNNY VIENT DE SE RENDRE COMPTE QUE LE PETIT SOUS-MARIN EST EN REALITE UNE TORPILLE ! IL VEUT ENLEVER LES AMARRES ET SE DIRIGER VERS TOKIO.

LE GEANT LE REJOINT PRESQUE ALORS QU'IL S'APPRETE A FERMER L'ECOUTILLE.

TIENS-TOI BIEN, FLAMME, ILS SONT TOUT PRES !

TROP TARD !

JOHNNY S'AGRIPPE DESESPEREMENT POUR TACHER DE FERMER L'ECOUTILLE...

MAIS LA FORCE DU GEANT EST TROP GRANDE...

JE NE PUIS ME CROISER LES BRAS, IL FAUT AU MOINS ESSAYER DE L'AIDER !

COPR. 1952, KING FEATURES SYNDICATE, Inc., WORLD RIGHTS RESERVED.

A SUIVRE

5 A quel endroit l'eau du Saint-Laurent devient-elle salée?

H

(Voir réponse page 7)

Tante Florence

par ERNIE BUSHMILLER

Tm. Reg. U. S. Pat. Off.—All rights reserved
Copr. 1952 by United Feature Syndicate, Inc.

SEPT.-28-

JUSTE CE QUE JE VEUX !

IL N'EST PAS CHER, FONCTIONNE-T-IL ?

NOUS VOUS REMBOURSONS S'IL NE FONCTIONNE PAS

APPAREIL DE TV USAGE $30.00

BIEN, JE L'ACHETE

NOUS VOUS LE FERONS LIVRER CE SOIR

PLUS TARD

ZUT, JE VAIS LES APPELER ET RAVOIR MON ARGENT

L'ECRAN VA BIEN, MAIS JE N'ENTENDS AUCUN SON

NOUS AVIONS OUBLIE DE VOUS ENVOYER UN ACCESSOIRE INDISPENSABLE

LE VOICI, MADAME

JE NE PEUX ME PLAINDRE, CAR J'ENTENDS !

Tm. Reg. U. S. Pat. Off.—All rights reserved
Copr. 1952 by United Feature Syndicate, Inc.

SEPT-28-

Réponses aux questions apparaissant au bas de chaque page

1—Le blé, l'avoine, l'orge, le sarrasin, le maïs. 2—Les cardinaux réunis en conclave. 5—Après l'île d'Orléans.

4—Des Récollets, ou Frères Mineurs, fondés par saint François d'Assise. 3—Marguerite Bourgeoys, en 1657.

Le SAINT

DANCEY AURAIT TIRE SUR HILDA SI VICTOR N'ETAIT ARRIVE A TEMPS POUR DETOURNER SON ATTENTION. LE SAINT EN A PROFITE POUR LIGOTER LES DEUX COMPLICES ET APPELER LA POLICE.

VOUS AVEZ RAISON, NOUS FERIONS MIEUX DE TOUT AVOUER A LA POLICE. ELLE A PEUT-ETRE PITIE DE NOUS.

JE VAIS DIRE QUE C'EST VICTOR QUI A PERMIS LEUR CAPTURE.

VOUS PARLEREZ POUR GRAND'MERE ET MON ONCLE OSCAR ?

SUREMENT, MON PETIT.

TU GAGNES, CHEVALIER ! MAIS QUAND JE SORTIRAI DE PRISON . . .

. . . NOUS DINERONS ENSEMBLE ! QUANT A TON ARGENT, TU FAIS MIEUX DE L'OUBLIER, JE VAIS LE RENDRE AUX REFUGIES QUE VOUS AVEZ DUPES.

EN PLEIN A TEMPS ! MAINTENANT, UN BON MOT POUR VICTOR ET SA FAMILLE !

AVEZ-VOUS EU CONNAISSANCE D'UN APPEL D'URGENCE ?

C'EST MOI QUI L'AI FAIT !

BEVERLY HILLS POLICE

IL Y A UN CADAVRE, ET DEUX ASSASSINS LIGOTES PRETS A EMPORTER; CE SONT DES CONTREBANDIERS QUI FONT DU CHANTAGE SUR LEURS VICTIMES.

9-28

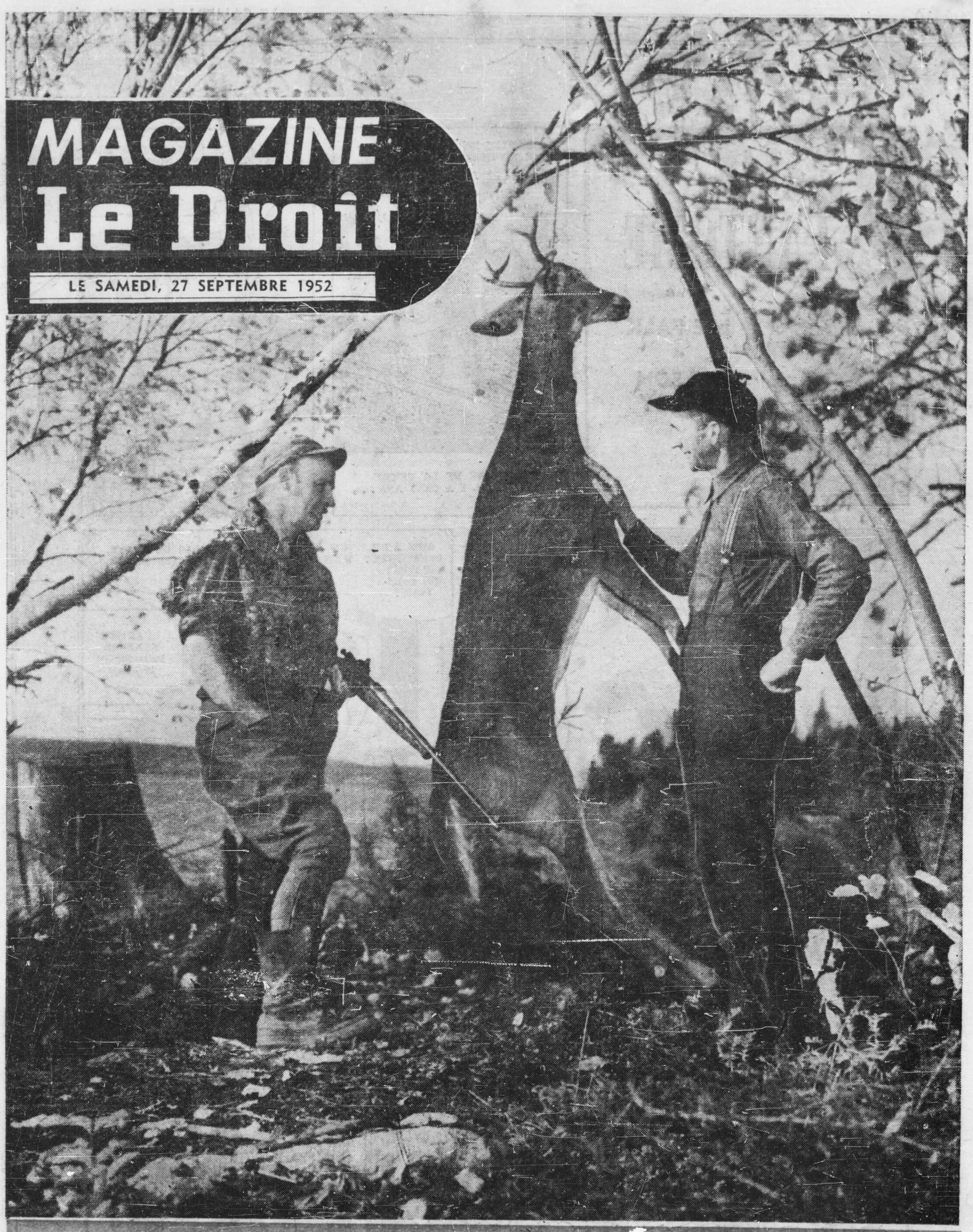
ET NOUS AVONS DEUX DE CES VICTIMES QUI ONT EU LE COURAGE DE TOUT METTRE A JOUR. JE VAIS VOIR A CE QU'ILS SOIENT RECOMPENSES.

VOILA UNE AVENTURE DE REGLER POUR LE SAINT. MAIS A 1,000 MILLES DE LA, UNE AUTRE ETRANGE AVENTURE

ÇA SEMBLE IMPOSSIBLE, DOCTEUR, MAIS NOUS SOMMES DANS UNE ERE DE SURPRISES ! SI VOUS REUSSISSEZ, VOUS CHANGEREZ LE COURS DE L'HISTOIRE !

Copyright, 1952, New York Herald Tribune Inc.

MAGAZINE
Le Droit
LE SAMEDI, 27 SEPTEMBRE 1952



Disciples de Nemrod!

(Voir page 11)

Le FANTOME

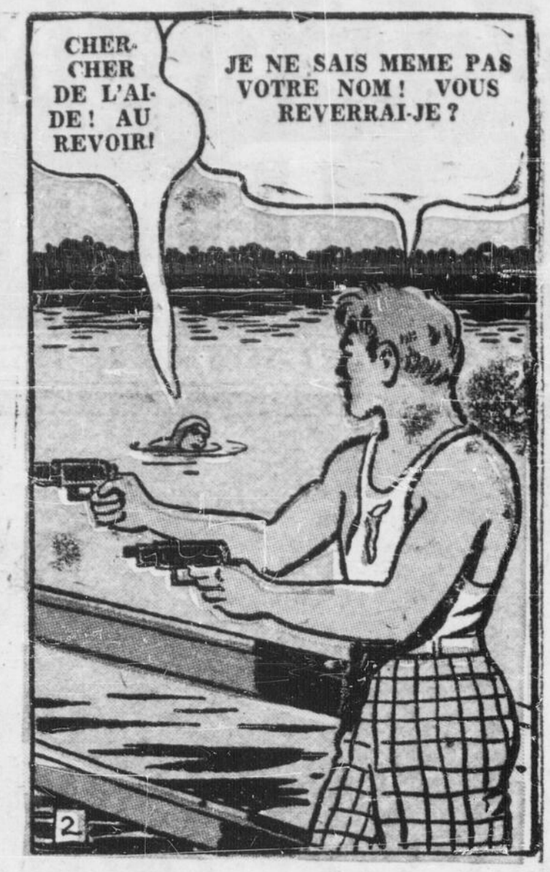
PAR

LEE FALK

et

WILSON McCOY

L'HISTOIRE DE LA FEMME-FANTOME, IL Y A CENT ANS . . .

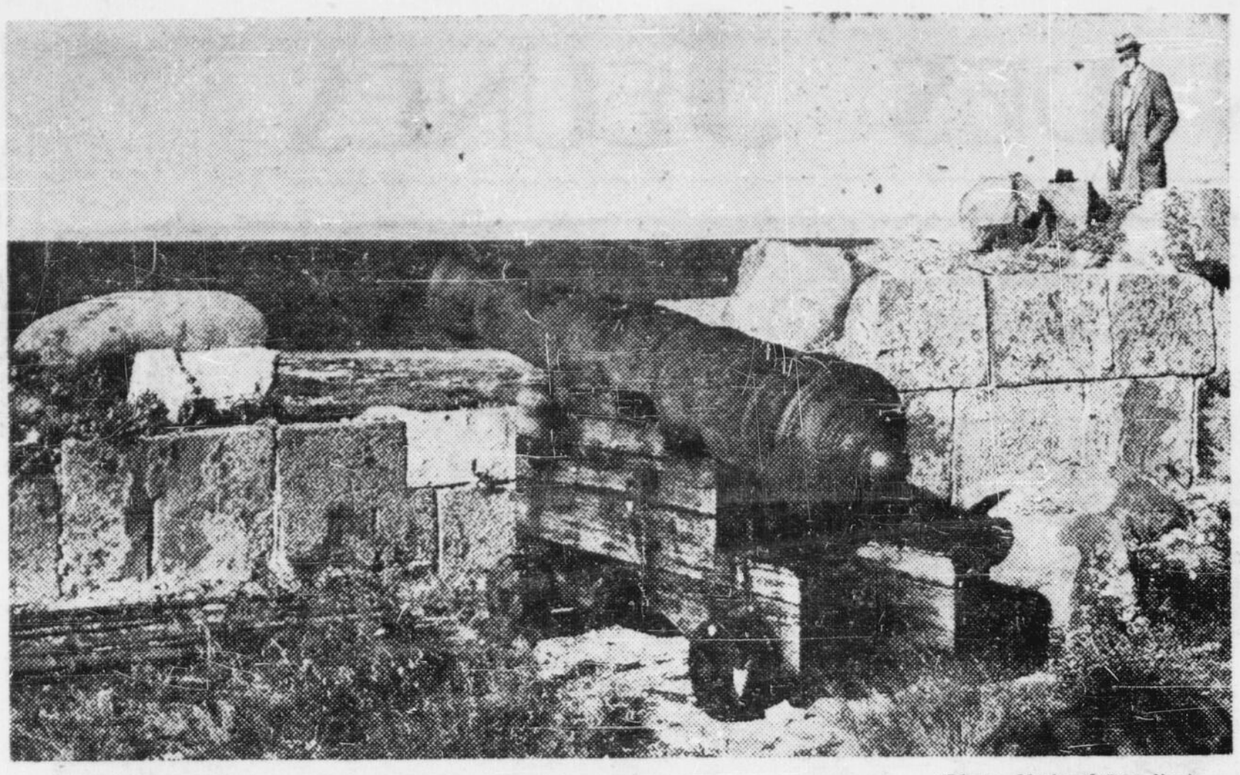


LE FANTOME ACTUEL CONTINUE DE LIRE LA CHRONIQUE: "JULIE S'EN FUT CHERCHER LA PATROUILLE DE LA JUNGLE" . . .

EN QUELQUES MINUTES, LES FORCES ARMEES ETAIENT SUR PIED.

COPR. 1952, KING FEATURES SYNDICATE, Inc., WORLD RIGHTS RESERVED.

(A SUIVRE)



(Photo National-Canadien)

Ce canon, qui surplombe les vieux murs du Fort Prince-de-Galles, près de Churchill, Manitoba, est un digne symbole de la ténacité de nos Canadiens. Les touristes qui parcourent les provinces de l'Ouest ne manqueront pas de s'arrêter devant les ruines d'une petite forteresse qui a connu des jours d'épopée.

Sportoriettes

Revue rétrospective

Quand Jeffries rencontra Louis Cyr dans la Capitale

Par Rosaire BARRETTE

LES vieux amateurs de boxe se rappellent encore la fin sensationnelle du fameux combat qui eut lieu le 11 mai 1900, au Seaside Sporting Club de Coney-Island, entre James J. Jeffries et James J. Corbett.

Cette rencontre, qui était la deuxième entre les deux poids lourds, avait attiré une grande foule à New-York, et tous ceux qui eurent le privilège d'y assister en eurent pour leur argent.

Le coup fatal arriva à la vingt-troisième ronde, d'une façon aussi soudaine qu'inattendue. Corbett s'était battu merveilleusement. Sa défense était absolument parfaite et, tout en manquant un peu de force, il avait fait plus qu'opposer une vive résistance. Le fait est qu'il avait une bonne chance de recevoir la décision de l'arbitre, si la lutte avait duré les vingt-cinq rondes déterminées.

Corbett n'avait pas reçu de coups bien sérieux; au contraire, il avait réussi à endommager son adversaire considérablement. Il toucha le "terrible chaudronnier" où et quand il voulut, tandis que tous les coups de Jeffries étaient esquivés ou bloqués.

Un spectateur compta ainsi cinquante-six crochets de gauche portés par Jeffries, lesquels furent évités par Corbett. Mais le cinquante-septième arriva à la pointe du menton. Corbett s'affaissa comme une masse inerte et fut mis hors de combat.

Tous s'accordèrent à dire que si le tournoi avait été de vingt rondes, Corbett gagnait aux points d'une lieue et redevenait ainsi champion du monde.

Il semble bien que Jeffries fut, ce jour-là, particulièrement favorisé par la chance, car si, au moment du coup final, Corbett se fût trouvé au milieu de l'arène, il l'eût certainement esquivé comme les cinquante-six précédents.

Ce qui se produisit, c'est qu'en faisant une retraite, Corbett s'était jeté sur les cordes. Celles-ci, fortement tendues, le repoussèrent automatiquement, et c'est au moment où il rebondissait ainsi en quelque sorte que Jeffries le cueillit au vol et au bon endroit.

Jeffries convint lui-même qu'il l'avait échappé belle. Pendant toute la durée de cet assaut épique, il montra qu'il avait de grandes qualités d'endurance, qu'il pouvait se battre longtemps et frapper bien fort.

Toutefois, comme boxeur, il fut inférieur à Corbett; par moment, il avait l'air d'un écolier au regard de l'ex-champion. On peut donc affirmer qu'à l'apogée de sa forme, le grand Jeffries connut de près la défaite.

Plusieurs Canadiens se rendirent dans la Métropole américaine pour être témoins de ce tournoi de championnat. De ce nombre se trouvaient M. U.-H. Dandurand, populaire sportsman de Montréal, et M. Harvey Pulford, la grande étoile outaouaise au hockey, à la crosse et à la rame.

Ces deux hommes, qui étaient devenus des amis inséparables, avaient eu le privilège, deux jours avant la bataille, de visiter les deux concurrents à leur camp d'entraînement. Corbett n'avait exprimé aucune opinion quant à l'issue de la rencontre, mais Jeffries, lui, avait donné rendez-vous aux deux Canadiens pour le lendemain du combat, à l'hôtel Bellevue.

—Je vous promets que vous mangerez avec le champion du monde, avait dit Jeffries, dans un élan prophétique.

C'est au cours de ce dîner que nos compatriotes invitèrent le champion au Canada. En juillet, Jeffries arriva à Montréal et fut l'objet d'une magnifique réception au M.A.A.A.

M. Dandurand organisa en l'honneur du populaire visiteur une des plus belles excursions de pêche de l'époque. Environ une quarantaine de sportsmen et hommes d'affaires montréalais montèrent dans la région de Sainte-Agathe et passèrent une semaine inoubliable sur les bords enchanteurs de nos grands lacs poissonneux.

Puis, le champion se rendit à Ottawa, où il fut l'hôte de l'Ottawa Rowing Club. C'est dans la Capitale qu'il rencontra pour la première fois Louis Cyr, le grand phénomène des poids et haltères.

Au cours d'une réunion intime, qui eut lieu à la Pointe-Gatineau, Jeffries fut émerveillé des tours de force de l'incomparable athlète canadien-français, et les deux hommes fraternisèrent de la façon la plus cordiale.

M. Emmanuel Tassé, un Mécène et philanthrope dont le nom reste intimement lié à toutes les activités sportives d'Ottawa, offrit une superbe montre en or aux deux grandes vedettes, en souvenir de leur passage dans cette ville.

Détail à signaler: au cours de son séjour dans la Capitale, Jeffries, sur l'invitation de M. Tassé, qui devait, un certain jour, se rendre à l'orphelinat Saint-Joseph pour régler une question d'affaires avec les bonnes religieuses, eut l'occasion de visiter la célèbre institution; mais avant de pénétrer dans l'établissement, le champion avait eu soin d'acheter une forte quantité de jouets et de bonbons, avec lesquels il régala tous les petits orphelins.

La photo de la page 9

Heureux les chasseurs qui, comme nos deux chanceux, figurant au frontispice de ce supplément ne parcourront pas en vain nos belles forêts de la Gatineau !

(Photo Pacifique-Canadien)

LA VIE DE L'ESPRIT

MISES EN SCENE

par

Guy Sylvestre

LA nouvelle saison théâtrale va bientôt débuter. Nos meilleures compagnies monteront sans doute quelques spectacles de qualité, continuant ainsi ce mouvement de renouveau théâtral dont nous sommes depuis quelques années les témoins et les bénéficiaires. On sait que tous les peuples civilisés ont leur vie théâtrale, et la nôtre a fait de grands progrès depuis la guerre dernière pour notre plaisir et notre profit. Rien n'indique que ce progrès doive cesser, au contraire tout laisse croire que la qualité de nos spectacles ira grandissant sans cesse. Deux ou trois de nos troupes de jeunes comédiens produisent désormais des spectacles qui sont de réelles réalisations artistiques, et la dernière venue, le Théâtre du Nouveau-Monde, est une compagnie qui peut soutenir la comparaison avec maintes troupes étrangères.

Mais il reste que le nombre de grands spectacles de qualité n'est jamais très élevé, et que la population des centres urbains les moins populeux en est privée. A côté de ces compagnies de professionnels et de semi-professionnels, quantité de troupes d'amateurs, surtout dans les régions rurales, aiment à monter un ou deux spectacles par année, et c'est là un phénomène encourageant. S'il va de soi que la qualité des pièces de ces troupes d'amateurs est loin d'atteindre à celle de nos meilleures troupes, il va également de soi que ces amateurs entretiennent le feu sacré et souvent font naître des talents dramatiques qui viendront ensuite enrichir les meilleures troupes. Et le Festival dramatique annuel est un événement qui compte dans notre vie artistique, en même temps qu'il fournit aux meilleures troupes des diverses régions une excellente occasion de comparer leurs travaux et d'échanger leurs expériences.

Les éditions du Seuil de Paris ont lancé il y a quelques années une petite collection, intitulée **Mises en scène** et qui compte actuellement onze titres. C'est une collection du plus haut intérêt, pour les raisons que je voudrais dire et que tous ceux qui font du théâtre devraient se procurer car ils y trouveront de précieux enseignements. En effet, chaque volume contient le texte d'un chef-d'oeuvre, précédé d'une introduction qui indique le sens de l'oeuvre et en souligne les particularités; de plus, le texte est accompagné d'indications de mise en scène très détaillées et de conseils relatifs au décor, au dispositif scénique, aux costumes, à la musique de scène, à la manoeuvre des accessoires, à la conduite des éclairages et aux jeux de scène. Tous ces conseils relatifs à la mise en scène sont donnés par les plus grands metteurs en scène, et ils sont d'une inestimable utilité pour tous ceux qui désirent monter l'une ou l'autre de ces pièces, car on y a l'opinion des plus grands maîtres. Qu'il suffise pour le souligner de mentionner qui a préparé chaque livre: Charles Dullin a préparé les éditions de **l'Avare** de Molière et de **Cinna** de Corneille; Jean-Louis Barrault, celle de **Thèdre** de Racine; Pierre Valde, celles du **Malade imaginaire** de Molière et de **l'Occasion** de Mérimée; Douking, celle d'**Il ne faut jurer de rien** de Musset; Xavier de Courville, celle de **Bajazet** de Racine; Jacques Copeau, celle des **Fourberies de Scapin** de Molière; Georges Le Roy, celle d'**Athalie** de Racine; Gaston Baty, celle des **Caprices de Marianne** de Musset, et le grand directeur russe Stanislavski, celle d'**Othello** de Shakespeare. Comme on le voit, ce sont les maîtres du théâtre contemporain qui ont fait de cette collection une réussite exceptionnelle. Chaque volume est de format-poche, ce qui est fort commode, et d'une présentation soignée.

Si je tiens à souligner l'intérêt de cette collection à ce moment-ci, c'est d'abord parce que tous ceux qui aiment le théâtre pourraient l'acquérir avec profit — elle est peu coûteuse; c'est surtout néanmoins parce que tous les directeurs de troupes d'amateurs qui vont bientôt reprendre leur activité y pourront trouver des renseignements très précieux pour rendre leurs spectacles meilleurs. Qu'ils montent l'une ou l'autre de ces pièces, ou qu'ils en montent d'autres, ils trouveront dans ces petits livres une foule de renseignements précieux sur l'art de la mise en scène, sur la coordination des décors, costumes et accessoires, sur les jeux de scène, sur l'éclairage, etc. donnés par des maîtres de grande expérience et de talent reconnu. Dirigée par Pierre-Aimé Touchard, administrateur de la Comédie française, cette collection est aujourd'hui devenue indispensable à qui veut étudier la technique théâtrale nos comédiens, professionnels comme amateurs, se doivent d'étudier les commentaires des grands maîtres sur les oeuvres parues à date dans cette collection. Chez nous, où il n'existe pas encore de conservatoire dramatique, cette petite collection aidera tous ceux qui font du théâtre à approfondir leur métier, à en mieux comprendre toute la beauté et toute la complexité, et à mieux monter et jouer les pièces de leur répertoire. Précieuse pour les Français, cette collection est encore plus précieuse pour nous qui ne pouvons que très rarement voir les plus grands comédiens en tournée ici, parce qu'elle nous livre les secrets de l'art dramatique et nous initie aux mystères d'un art auquel nous devons de grandes et profondes joies. Elle nous donne pour ainsi dire un cours d'art dramatique à distance, en étudiant les livres qui la composent, nous pouvons suivre les leçons des meilleurs metteurs en scène et parvenir ainsi à élever progressivement le niveau de notre vie théâtrale.

LE COIN DES JEUNES

LA TERRIBLE DISPARITION DE "LA SEMILLANTE"

Le 14 février 1855, des gens amassés sur le quai regardaient s'éloigner "La Sémillante", une des plus belles frégates de la flotte méditerranéenne. Elle emmenait 400 hommes de troupe en Crimée. Son équipage se composait de 300 marins commandés par le capitaine Jugan, brillant officier dont la valeur était connue de tous. La frégate devait prendre la route la plus directe, c'est-à-dire passer entre la Sardaigne et la côte algérienne.

Le premier jour et au début de la nuit, tout se passa bien, mais

brusquement, un coup de vent chassa le navire à plusieurs milles en dehors de sa route; en toute hâte, les voiles furent larguées et le capitaine Jugan donna l'ordre de diriger vers Bonifacio, afin d'éviter qu'une nouvelle surprise du vent ne lança le navire sur les récifs de la Sardaigne entre lesquels il risquait de s'écraser.

La tempête se déchaînait de plus en plus, le vent soufflait avec rage. Tous les navigateurs savent que cette Méditerranée, généralement si bleue, si calme, peut en quelques minutes voir se déchaîner des ouragans d'une violence terrifiante.

C'est à une de ces diaboliques tourmentes que la malheureuse frégate se trouva tout à coup obligée de faire face. Les marins comprirent tout de suite la gravité du danger où ils se trouvaient. Les vagues s'élevaient à plus de 40 mètres au-dessus d'eux, elles retombaient en s'entrechoquant furieusement avec un épouvantable fracas.

La Sémillante était réputée pour ses qualités de navigation. Mais quel navire eut pu faire face à un pareil déchaînement des éléments, surtout dans un passage aussi dangereux ? Le Phare de l'Ile de Razolli était devenu invisible. Quant à celui de la Testa, fait extrêmement rare, ses vitres étaient obstruées par la couche de sel que les vagues furieuses y avaient déposée.

La situation devenait à chaque instant plus désespérée. La barre brisée, ne permettait plus aux malheureux de diriger leur navire. Le capitaine sachant ces 700 vies vouées à une mort certaine, tenta un coup d'audace qui seul pouvait les sauver. Si les vents dirigeaient la frégate vers le passage qui s'étend entre les îles de Budelli et de la Madalena, ils étaient hors de danger. Le capitaine lança l'ordre de hisser les voiles épargnées par la fureur des vents. Et, tel un vaisseau fantôme, la "Sémillante" bondissait, s'élevant sur la crête des lames pour disparaître bientôt dans un gouffre puis rebondir à nouveau, à travers le brouillard, les rafales, les hurlements de la tempête. Ces hommes se précipitent vers leur destinée.

Mais les éléments perfides ne permirent pas à la vaillance humaine de triompher d'eux. La "Sémillante" prise dans une rafale plus furieuse que les autres tournoie tout à coup sur elle-même et emportée, démâtée au gré du vent déchaîné, elle s'écrase bientôt contre les récifs de l'île Lovezi, broyée, déchirée. Un immense cri de détresse jaillit en même temps de toutes ces poitrines dominant un instant les hurlements de la tempête. Puis, plus rien, les vagues furieuses, bouillonnent, engouffrant leur proie humaine. Des 700 hommes qui luttèrent jusqu'à la dernière minute, et de la belle frégate, il ne reste plus rien.

De la côte, des pêcheurs ont assisté terrifiés à l'horrible catastrophe. A l'annonce du naufrage, le ministre de la Marine envoya un aviso "L'Averne" pour procéder à des recherches... Le commandant Bourdeau qui commandait l'aviso recueillit les récits des pêcheurs et des gardiens de phare, encore bouleversés de l'horreur du drame dont ils avaient été les spectateurs impuissants. Malgré toutes les recherches, on ne retrouva aucun corps. La mer ne les renvoya à la côte qu'après les avoir gardés jalousement pendant 15 jours.

Le commandant Bourdeau et les marins de l'Averne ne trouvèrent que quelques débris de bois et des lambeaux de vêtements accrochés sur la côte sud de l'île. Un morceau de voile portant un fragment d'inscription "Sémilla..." flottait sur les eaux redevenues paisibles.

Capitaine GULLIVER

UNE DENT FAMEUSE

Fernandel tourne "Coiffeur pour dames". Il est revenu de Marseille avec une dent en moins. Une dent de sagesse. "Et, dit-il, imaginez! quand on m'enlève une dent à moi, c'est vraiment quelque chose ! . . . Cette dent, dite de sagesse, ne correspond pas au personnage qu'il va interpréter. En effet, Mario, coiffeur pour dames, sème la passion en bouclant les cheveux de ses clientes. Question de doigté: du même geste preste, il fait friser les nuques et battre les coeurs.

QUESTIONNAIRE

Qui surnomme-t-on "le Grand Vaincu"?

Montcalm.

Qui fut "le père de la Nouvelle-France"?

M. de Champlain.

Que rappelle la croix du Mont-Royal?

Celle que M. de Maisonneuve y porta pour accomplir un voeu.

Qui fut notre premier historien national?

F.-X. Garneau, m. en 1866.

L'auteur du "Drapeau de Carillon"?

Le poète Octave Crémazie.

L'auteur du volume des poésies intitulé "Laurentiennes"?

Benjamin Sulte. (1841-1923.)

Quel surnom mérita à Mgr Langevin sa dure lutte en faveur des nôtres?

"Le grand blessé de l'Ouest."

Quel est le véritable bleuet?

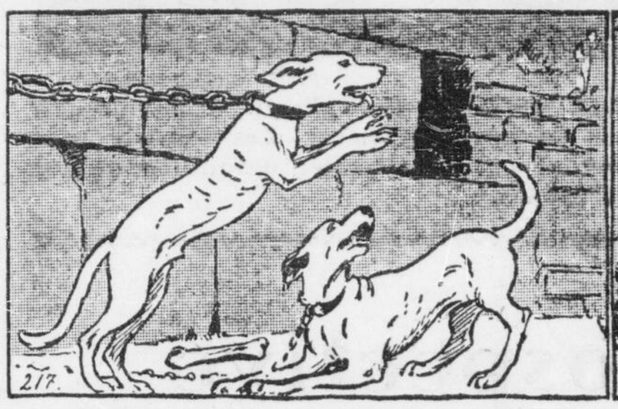
Myrtille.

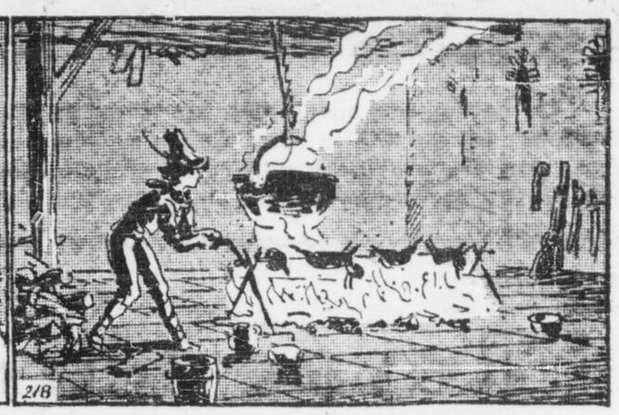
(Tiré des Jeux de cartes encyclopédiques de l'abbé Etienne Blanchard)

LA REINE DES NEIGES

par H.-C. ANDERSEN

Enfin le carrosse s'arrêta. Elles étaient au milieu de la cour d'un fort de brigands; il était lézardé du haut en bas, et des corbeaux et des cornelles s'envolaient de tous les trous.





Les grands bouledogues qui avaient l'air de pouvoir avaler un homme, accoururent en bondissant, mais ils n'aboyaient pas, car cela leur était défendu. Dans la grande vieille salle enduite de suie un grand feu brûlait sur les dalles; la fumée s'élevait au plafond et s'échappait par où elle pouvait. Sur le feu une grande marmite bouillait avec la soupe et on tournait la broche avec des lièvres et des lapins.

Tu vas venir coucher cette nuit avec moi et mes bêtes! dit la fille des brigands. On leur donna à manger et à boire, et puis, elles allèrent dans un coin où il y avait de la paille et des couvertures. Au-dessus d'elles près de cent pigeons étaient perchés sur des lattes et des barreaux. Ils avaient l'air de dormir, mais ils tournèrent un peu la tête lorsque les fillettes s'approchèrent.

MOTS POUR RIRE

A la gare. Il y a foule. Un monsieur sort du bureau des bagages; bousculé, il glisse, et tombe. Quelques personnes se précipitent. Un employé accourt, et lui dit :

— Pas de mal, monsieur ?

— Si, répond-il, mais vous arrivez trop tard, je viens de la faire enregistrer.

Jean que feras-tu quand tu auras de la barbe ?

Moi ? . . . je me ferai raser.

Moyen infaillible de conserver ses cheveux : Les mettre dans un médaillon.

Père — Comment petit paresseux... tu n'as pas honte ! Tu es encore le dernier de ta classe. Regarde ce portrait du grand Wilfrid Laurier : à ton âge, il était toujours le premier de sa classe, lui !

Fils — A mon âge il était peut-être le premier de sa classe; mais à votre âge, il était premier ministre du Canada...

— Qui est-on en train d'opérer ?

— C'est quelqu'un qui a avalé une balle de golf.

— Et qui est donc ce monsieur, qui semble attendre dans l'antichambre avec tant d'agitation ?

— Un Ecossais : le propriétaire de la balle...

Ti-pit. — Moi, j'ai toujours le dernier mot avec ma femme.

Ti-joe. — Chanceux... Comment fais-tu ton compte ?

Le pays d'Israël a émis ces timbres en septembre pour marquer la nouvelle année juive.

Ce pinson est menacé par un oiseau de proie. Trouvez-le.

L'Oncle Jean vous invite au "Royaume des enfants"

Au contact de la nature

La chasse en Ontario

Voici les dates annoncées par l'hon. Welland S. Gemmell, ministre des Terres et Forêts, pour la chasse en Ontario, cette automne.

Perdrix (Hungarian): Du 20 septembre au 13 octobre inclusivement: à travers l'Ontario, à l'exception du district de la baie du Tonnerre. Prise limitée à 6 par jour, et possession limitée à 12.

Coq de bruyère (Ruffed Grouse, sharp-tailed grouse, spruce Partridge): Prise limitée à 5 par jour, excepté dans les cantons mentionnés ci-après à l'item (c), où la limite est de 3 par jour. Possession limitée à 15.

(a) Du 20 septembre au 15 novembre inclusivement: Dans la partie nord de l'Ontario, y compris l'île Manitoulin et ces endroits du sud de l'Ontario situés au nord et à l'est de la ligne formée par la baie Georgienne, le long de la route Muskoka-Parry Sound jusqu'à la route 69, descendant les routes 69 et 12 jusqu'à Gravenhurst, Washago, Atherley et Beaverton, continuant vers l'est jusqu'à la ligne de démarcation du canton de Durham; puis vers le sud jusqu'au chemin du Pacifique-Canadien près de Brady; de là vers l'est le long du chemin de fer du Pacifique-Canadien jusqu'à la frontière du Québec, en passant par Peterborough, Smiths Falls et Winchester.

(b) Du 4 octobre au 15 novembre inclusivement: Dans la partie du sud de l'Ontario qui n'est pas mentionnée dans (a) et (c).

(c) Du 29 octobre au 1 novembre inclusivement:
1—Dans les comtés de Brant, Elgin, Essex, Haldimand, Halton, Kent, Lambton, Lincoln, Middlesex, Norfolk, Oxford, Peel, Welland, Wentworth et York.
2—Dans les cantons de East Whitby, Pickering Whitby (dans le comté Ontario); Dkjala, Tecumseh et West Gwillimbury (comté Simcoe); et Darlington (comté Durham).

Faisan: Saison ouverte de 8 heures du matin à 5 heures du soir

(a) Le 29 octobre et le 30 octobre dans le canton de Pelee (comté d'Essex).
(b) Les 31 octobre et 1 novembre dans le canton de Markham (comté de York); cantons de Pickering, Whitby et East Whitby dans le comté de Ontario.
(c) Les 29, 30 octobre et 1 novembre:
1—Dans les comtés de Brant, Halton, Oxford et Wentworth;
2—Dans les cantons de Hay, Stanley et Shephen (comté Huron); Wilmot (comté Waterloo); et Puslinch (comté Wellington).
(d) Du 29 octobre au 1 novembre inclusivement: dans tous les autres endroits de l'Ontario.
Limite: Dans le canton de Pelee, 6 oiseaux mâles et une femelle par jour.
Dans les autres endroits de l'Ontario: 3 oiseaux mâles par jour.

Ptarmigan: du 4 septembre 1952 au 31 mars 1953 inclusivement: Limite de 5 par jour. Possession limitée à 15 en aucun temps.

Pinnated Grouse (Prairie Hen): Pas de saison ouverte.

Ecureuil: Du 17 novembre au 22 novembre inclusivement: Limite de 5 par jour, et possession limitée à 10 en aucun temps.

Renard: Du 15 août 1952 au 14 août 1953 inclusivement.

ACTEON

Cette chronique hebdomadaire est commanditée par

STADE ENRG. — REGD

ARTICLES DE SPORT

5, rue LAVAL, HULL — Tél: 77-6076

La semaine philatélique

Par Pierre CARTIER

CANADA — Alors que les projets officiels au sujet de l'émission du Couronnement demeurent empreints de mystère, on connaît maintenant l'ordre des prochains timbres-postes que les autorités fédérales mettront bientôt en cours.

Deux timbres feront leur apparition sur le marché au cours d'octobre. Vignettes de 3 et de 4 cents dans la série des premiers ministres du Canada, à l'effigie de l'hon. Alexander Mackenzie, qui fut premier ministre libéral de 1873 à 1878; et de l'hon. sir J. J. Abbott, qui fut premier ministre conservateur de juin 1891 à décembre 1892.

La première émission de cette série comportait sir Robert Borden et le t.h. Mackenzie King. Etant donné la prépondérance en nombre des premiers ministres conservateurs sur les premiers ministres libéraux depuis le début de la Confédération, il ne sera pas possible de maintenir cette dyarchie jusqu'à la fin de la série. Mais, jusqu'ici, tout va comme dans le meilleur des mondes.

Octobre n'est qu'une date approximative, quoiqu'elle repose sur des rumeurs bien fondées. Quoi qu'il en soit, il est certain que les deux timbres verront le jour le plus tôt possible avant l'année électorale 1953!

Le prochain timbre en liste est celui de 7 cents, représentant un canard sauvage en plein vol. Il supplantera la valeur actuelle de 7 cents. La date d'émission n'est pas officiellement connue, mais elle est très rapprochée étant donné qu'on a approuvé les épreuves finales.

COURONNEMENT — Rien de nouveau n'a transpiré au sujet de l'émission canadienne du Couronnement. Il semble certain maintenant que l'Australie sera première dans ce domaine. Les Bermudes seront peut-être deuxièmes, si la firme De Larue, à Londres, peut répondre assez vite à leur commande.

Un timbre australien d'une valeur de 3½ pence sera d'abord émis. Le pays voisin, la Nouvelle-Zélande, a annoncé qu'il attendrait au mois de juin pour émettre sa série qui comportera cinq valeurs: 2 pence, 3 p., 4 p., 6 p. et une forte valeur de 3 shillings et six pence. Les vignettes représenteront respectivement: l'effigie de la reine encadrée de motifs maoris, de la Couronne et de l'anagramme royal; le Palais de Buckingham; le carrosse du Couronnement; l'Abbaye de Westminster avec le Big Ben à l'arrière-plan; et le sceptre et la couronne sur la dernière valeur. De plus, la série d'usage courant portant l'effigie de George VI sera retirée de la circulation peu après et remplacée par une série à l'effigie de la nouvelle reine.

Quant aux timbres des colonies anglaises en général, ils porteront chacun l'effigie de la reine dans un cadre ovale et l'inscription "Couronnement, 2 juin 1953".

—— O ——

ETATS-UNIS — Alors que le ministère des Postes canadien songe à recourir aux services d'experts européens en vue d'une série de timbres aux couleurs naturelles sur la flore canadienne, digne pendant de la série animalière, les Etats-Unis se lancent dans un nouveau procédé de multicolore.

Le directeur des postes américain a déjà étudié maints projets d'un timbre en l'honneur de la Croix-Rouge, en deux couleurs, imprimé sur rotative. Jusqu'ici on a publié une cinquantaine de timbres en plus d'une couleur chez nos voisins, mais sur presse plate, procédé coûteux qu'on vise à remplacer.

Il est probable que le timbre américain de la Croix-Rouge, faisant suite au timbre canadien, sera le dernier timbre commémoratif de l'année postale aux Etats-Unis.

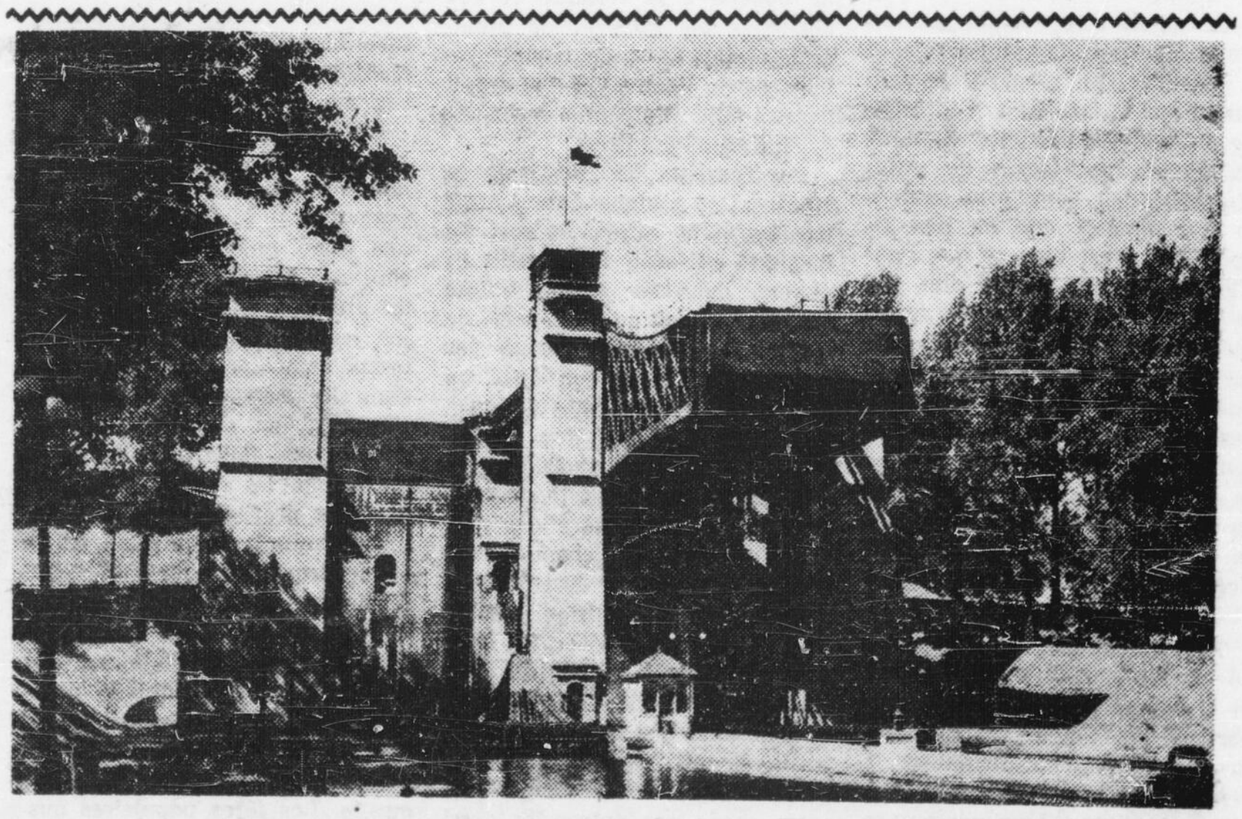
—— O ——

NORVEGE — Ce pays scandinave, peu fertile en émissions philatéliques, vient de mettre en cours un timbre de grande tenue, reproduit ici, en l'honneur du cinquantième anniversaire de son monarque, le roi Haakon VII. De grandes manifestations populaires ont démontré l'attachement de ce vaillant peuple à son souverain. Par ailleurs, ces derniers temps, la Norvège s'est contentée d'effectuer des changements de couleurs de ses timbres d'usage courant.

—— O ——

SARRE — Ce petit pays, objet des rivalités franco-allemandes, figure souvent dans les nouvelles internationales de l'heure. Dans le domaine philatélique, il fait également beaucoup parler de lui, et, depuis quelques semaines, il a publié coup sur coup plusieurs séries, parmi lesquelles on remarque sa série de bienfaisance 1952, comportant trois têtes d'enfants, et un timbre de 30 francs représentant un facteur à cheval remettant une lettre à une jeune fille et, à l'arrière-plan, l'église Saint-Louis de Sarrebruck.

Un timbre très artistique représentant une calèche constituera la prochaine émission de la Sarre, qui compte déjà deux timbres de calèches à son actif.



(Photo National-Canadien)

La planche ci-dessus nous montre les écluses de Peterborough. Cette structure magnifique ne parvient pas à satisfaire la curiosité des visiteurs, ni celle des gens mêmes de la région. Quel spectacle plus impressionnant que de voir les bateaux escalader ces marches qui figurent parmi les plus hautes de leur genre au monde.

COUP D'OEIL . . .

SOUS LES FEUX DE LA RAMPE

par Guy Beauline

JAMAIS Festival de Montréal ne fut aussi discuté que celui qui vient de se terminer. Les critiques acerbes tiennent surtout de l'échec des deux grands spectacles de théâtre dramatique, "Beethoven" et "La légende aux étoiles". Les critiques chagrines tiennent à d'autres faits que j'analyserai tout à l'heure.

Je vous ai déjà parlé longuement de la représentation du "Beethoven" de René Fauchois. L'expérience qui suivit fut encore plus pénible. "La légende aux étoiles" était la deuxième pièce que le Festival de Montréal commandait à Paul Clos, pseudonyme du Père Houle, des Pères de Sainte-Croix. J'avais écouté avec satisfaction, mais sans enthousiasme, l'an dernier, sa féérie du "Réveil de la Belle au Bois", jouée en plein air au Lac aux Castors. Paul Clos est un fantaisiste, à l'invention alerte, à l'esprit fin, à l'imagination bien éveillée. Il n'a qu'un défaut, qui gâche son travail à chaque fois: son travail est bâclé et il ne semble pas avoir le sens de la mesure.

La plus grande erreur du Festival fut de confier à Mario Duliani la direction de "La Légende aux Etoiles". Il n'y a rien compris et en a fait un charivari ridicule. Je n'ai jamais vu de spectacles dirigés par Duliani à Montréal. Il en a plusieurs à son crédit, surtout avec le M.R.T. français. C'est lui aussi qui avait présenté "Cyrano de Bergerac" à la montagne, avec Victor Francen, et "La Folle de Chaillot" au His Majesty's. J'aime à croire que Duliani s'est fourvoyé tout simplement. Il faut dire que sa tâche n'était pas facile, puisque le texte définitif n'a été livré que quelques semaines avant la générale. Mais tout de même!

Ce qu'on avait commandé au Père Houle c'était un prétexte à spectacle, un scénario de fantaisie qui fournissait l'occasion de présenter différents numéros de revue, une sorte de sujet d'opérette où tout peut arriver et qui ne sert que de lien au spectacle. C'est bien ce que Paul Clos a livré et on ne doit pas le chicaner là-dessus. Cela aurait pu devenir entre les mains d'un metteur en scène habile, encore aurait-il fallu un Billy Rose, une représentation brillante, étincelante. Duliani n'a fait que monter la pièce telle qu'elle était dans sa forme primitive et alors tout le monde a été déçu en trouvant l'oeuvre dramatique bien mince et bien insuffisante.

Tout était encore une fois laissé à l'improvisation. Chanteur et orchestre négligeaient de s'accorder, les acteurs, fixés l'un devant l'autre, se donnaient la réplique des dialogues, une figuration beaucoup trop nombreuse encombrait le plateau sans savoir ce qu'elle avait à faire, les décors mal fixés étaient emportés par le vent et s'effondraient, une immense voile de lisières de drap claquait au vent en risquant à tout moment de rompre les cordages et de tomber sur la scène; un bruiteur improvisé faisait une imitation de vent qui couvrait la voix des acteurs sur le plateau, bref tout allait mal. On ne pouvait s'empêcher de sourire en entendant quelqu'un dire, sur la scène: "Je vous avertis: c'est plein de traquenards, ici, plein de pièges, plein d'embûches, plein de choses étranges". Paul Clos avait voulu jouer avec le diable et le diable s'en donnait à coeur-joie en faisant perdre la mémoire aux acteurs, en retardant les éclairages, en faisant tout sombrer dans le ridicule.

"La légende aux étoiles" est un spectacle qui ne peut pas être analysé plus longuement. C'est un spectacle bâclé qu'il vaut mieux oublier puisqu'il fut une bien décevante et pénible expérience. On voudrait l'oublier tout à fait, mais quand on songe aux milliers de dollars (certains journaux mentionnent plus de $10,000) qui ont été dépensés dans cette entreprise, on éprouve un serrement de coeur en songeant que cela suffirait bien à rouvrir les portes du Théâtre des Compagnons ou à assurer une permanence à quelques bonnes troupes d'amateurs.

Paul Gouin a été pour sûr la victime de sa bonne foi et de la confiance qu'il avait placée dans ses collaborateurs. Il est bien évident qu'un choix plus circonspect et qu'un contrôle plus attentif doivent être exercés à l'avenir.

Fort heureusement les représentations du "Mikado" de Gilbert et Sullivan, données par la St. Lambert Operatic Society, sous la direction de Jerry Shea, dans de charmants décors de Michel Ambrogi, laissèrent bonne bouche à la critique et aux amateurs du Festival de Montréal. C'était la seule troupe d'amateurs du Festival et elle devait donner une étonnante leçon de discipline aux autres.

Les fervents des Festivals de Montréal se plaignent de n'avoir pas eu cette saison la part de musique sérieuse à laquelle ils étaient habitués depuis quinze ans. Il y a bien eu un concert de musique canadienne dirigé par Roland Leduc et qui était un événement d'importance national, mais cela est peut-être insuffisant. En effet on peut espérer que les prochains Festivals nous permettront d'entendre des oeuvres de musique de chambre, des récitals d'orgue à Notre-Dame, des concerts de musique sacrée avec orchestre et chorale. Pour cela, il faudrait un conseil d'administration et de direction plus considérable que celui qui existe actuellement. Quand on songe que Paul Gouin a dirigé seul cette année une entreprise aussi épuisante on demeure abasourdi. Mais notre admiration ne demeure pas sans reproche. On ne sera jamais trop exigeant à l'endroit du Festival de Montréal puisqu'il s'agit pour nous d'une démonstration de notre prestige culturel et pour les étrangers d'une manifestation artistique de qualité exceptionnelle.

Le Festival de cet été a tenu à mettre en valeur nos talents, notre production et notre personnalité. Il a donné au théâtre une place qu'on n'avait pas encore osé lui donner et cela est un précieux encouragement pour les jeunes troupes et les nombreux comédiens qui s'installent dans la métropole. Les déceptions qui en sont résultées ne doivent pas faire abandonner la partie. On les évitera à l'avenir par une préparation minutieuse, un programme établi longtemps à l'avance et où rien n'est laissé à l'improvisation, enfin par un choix plus judicieux de nos véritables forces dramatiques. Les expositions de peintures canadiennes et d'oeuvres artisanales doivent se multiplier: celles de cette année ont été un franc succès. Les fêtes populaires aussi sont essentielles puisque le Festival cherche à réunir toutes les classes de la société, mais

(Suite à la page 19)

Le sens d'une tragédie...

Un article de Jacques MADAULE

ON connaît les faits: le 10 juin 1944, parce qu'un officier allemand avait été exécuté par le maquis de Haute-Vienne, une compagnie de la Division Das Reich a massacré tous les habitants, hommes, femmes et enfants du bourg d'Oradour-sur-Glane. Cette atrocité est une des pires qui aient été commises au cours de la dernière guerre. Mais quand Mme Camille Mayran écrit **Larmes et Lumière à Oradour** (1), elle ne se propose pas de soulever notre horreur contre les bourreaux, ni même, à proprement parler, notre pitié pour les victimes. Elle recherche quel a pu être le sens, pour ceux qui l'ont subie, d'une pareille tragédie. Cela, Gabriel Marcel dans sa Préface l'a très bien montré qui évoque, à propos du livre de Camille Mayran, l'admirable roman de Thornton Wilder, **Le Pont de San Luis Rey.**

Voici donc un groupe d'êtres, hommes, femmes et enfants, qui habitent ensemble Oradour. Les uns y sont nés et ils y passent leur vie, comme l'ont fait leurs ancêtres, dans les travaux des champs ou les petits métiers artisanaux du bourg. Les autres s'y trouvent de passage et en quelque sorte par hasard. C'est un groupe de réfugiés lorrains et alsaciens; ceux-ci ont refusé de regagner l'Alsace après l'armistice, comme les y invitaient les Allemands provisoirement vainqueurs; c'est une fillette que sa mère, qui travaille à Paris, a cru mettre en sûreté en la laissant à Oradour auprès de sa grand'mère, c'est une famille d'universitaires qui s'est retirée aux environs d'Oradour après que les Universités eurent été fermées au printemps de 1944; c'est une jeune institutrice qui s'est fait nommer à Oradour pour se rapprocher de sa mère qui habite aux environs... On pourrait continuer.

Le 10 juin 1944 ils ont été enveloppés tous ensemble dans le même destin. Pourquoi? et quel était, dans la ligne de leurs destinées individuelles, si différentes, le sens de cette tragédie? Telle est la question que se pose pour quelques-uns d'entre eux, avec angoisse, avec piété, Mme Camille Mayran. J'ai dit quelques-uns parce qu'elle n'a pas pu tout savoir, tout connaître. Mais ce qu'elle dit de quelques-uns, il est bien évident qu'elle le pense, qu'elle le sent de tous. Pourquoi celui-ci et non celui-là? Pourquoi Michel Forest, qui était à l'abri au château de Laplaud, a-t-il été, justement cet après-midi là, se faire tailler les cheveux à Oradour? Pourquoi la jeune Yvonne a-t-elle été envoyée par sa mère à Oradour pour y acheter de la levure afin de confectionner un pâté de viande? Pourquoi Denise, l'institutrice, qui était allée chez sa mère, est-elle rentrée à Oradour? Pourquoi l'abbé Neumeyer, est-il venu de son séminaire pour passer quelque temps auprès de sa soeur à Oradour?

Ce nom, qui revient au bout de mes phrases, résonne aujourd'hui comme un glas funèbre. Mais Oradour, avant le 10 juin 1944, n'était qu'un village comme il en existe tant d'autres à travers la France. Quand on disait: "Je vais à Oradour, je reviens d'Oradour..." on prononçait quelques mots très simples et qui n'avaient pas de signification particulière. Une série de hasards apparents a pu seule faire d'Oradour ce champ de mort et de ruines dont le souvenir ne s'éteindra point dans les âges. Oradour a été marqué, promu à une atroce dignité sans que rien, semble-t-il, l'y eût préparé.

Est-ce là pourtant autre chose qu'une apparence? Où nous dénonçons le hasard, ne faudrait-il pas plutôt pressentir le mystère? Mais un mystère dans notre raison frémit et qui la laisse déconcertée. Les cités maudites dont nous parle la Bible avaient péché. Mais en quoi Oradour avait-il péché plus que trente mille autres villages sur la terre de France? C'était un village comme les autres, peut-être même meilleur que beaucoup d'autres. En tout cas les destinées personnelles sur lesquelles s'est penchée la charité de Mme Camille Mayran étaient nobles et pures. On dirait plutôt qu'elles étaient secrètement préparées au sacrifice qui allait leur être imposé.

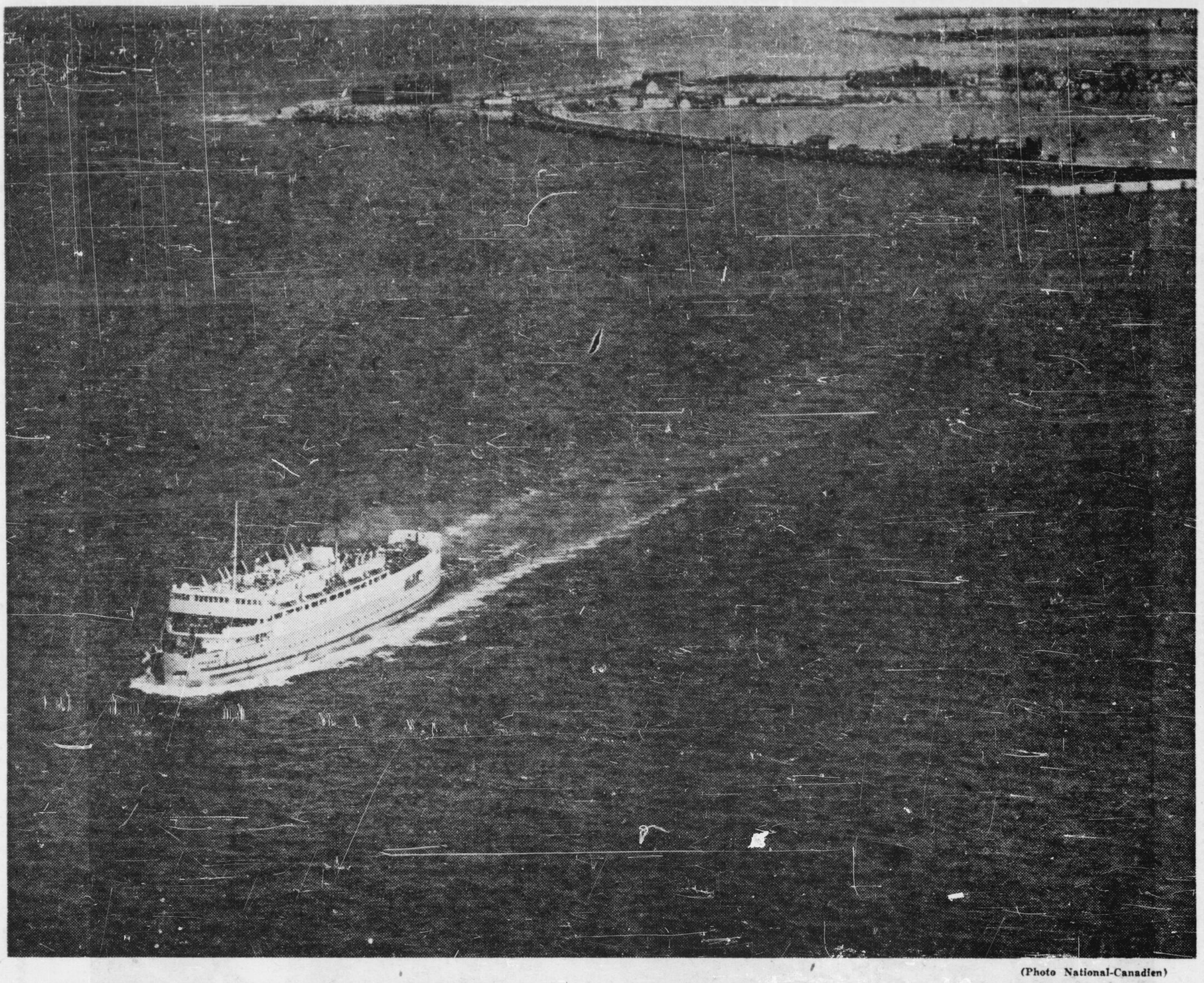
La petite Marguerite était une enfant pieuse, sensible et sage. Michel Forest un jeune homme plein de candeur et d'enthousiasme, voué à la poésie et qui venait de subir avec douceur et courage la plus atroce épreuve qui puisse atteindre un jeune coeur: être abandonné par celle qu'il avait aimée d'un immense amour. Denise était une institutrice toute dévouée à son noble métier et dont la piété filiale ne s'était jamais démentie. Le vieux curé d'Oradour une âme apostolique, dont la douleur secrète était que son ministère n'eût point fait pousser de plus abondantes moissons spirituelles. Ainsi des autres, de tous les autres, de ceux que nous ne connaissons point et qui ne sont pas nommés ici.

Un village comme tous les villages de France, il est vrai perdu, isolé à travers les prairies et les bois du Limousin; à l'abri, semblait-il, de la guerre et de ses hasards; où l'on cultivait d'antiques et humbles vertus terriennes. Il porte un nom et pourrait n'en point porter. Il y a partout en France des Oradours peu différents de celui-là, des Oradours qui n'entreront pas dans l'histoire et qui ne seront pas promus par le fer et par le feu à l'immortalité du martyre. C'est pourquoi le livre de Camille Mayran est d'une portée très générale, universelle. Il dit la France rurale, le calme et la paix d'un paysage de collines, d'eaux et de bois, la lente montée des jours de plus en plus longs, vers le solstice, la monotonie des travaux quotidiens, l'élan des âmes simples, les aspirations de la jeunesse et la mélancolie de la vieillesse qui va déposer son fardeau, ayant produit trop peu de fruits. C'est partout ainsi qu'un vieux prêtre se désole devant la dispersion de son petit troupeau; partout qu'une jeune institutrice confie à ses carnets intimes le désir d'une perfection que, parfois, elle désespère d'atteindre; partout qu'une petite fille fervente essaye de conformer sa vie aux promesses de son baptême; partout qu'un jeune homme aux yeux profonds tente d'exprimer en poésie les aspirations de son coeur et les intuitions de son esprit; partout que la table de famille réunit les jeunes et les vieux autour de la soupe fumante.

Pourquoi Bethléem entre toutes les villes de Juda? Pourquoi Oradour entre tous les villages de France? Pour tous ses habitants, le 10 juin 1944, cette journée dont ils ne devaient pas voir la fin, quelque chose était mystérieusement terminé, accompli et ils n'en savaient rien. Quelques-uns, sans doute, avaient reçu d'étranges avertissements. Mais ces prémonitions mêmes, nous n'en pénétrons le sens qu'après coup. S'il n'était rien arrivé, il y a longtemps qu'on les aurait oubliées, comme nous oublions le cauchemar qui nous a réveillés au milieu de la nuit.

Les criminels de la Division Das Reich ont été de simples instruments dont un grand nombre, d'ailleurs, sont morts dans la bataille de Normandie quelques jours plus tard. Les instruments de quel mystérieux dessein? C'est ici que notre pensée tremble et s'arrête, car il n'est pas possible d'attribuer à un Dieu d'amour cette impitoyable et aveugle Providence. Mme Camille Mayran n'explique rien: elle se contente de dire, d'exposer. Mais elle l'a fait avec une telle piété, avec une telle compréhension, que ce que nous éprouvons, en refermant son livre, ce n'est pas la sombre ivresse des vengeances qui ne rendent pas la vie aux victimes, mais un étrange et bienfaisant apaisement. Elle nous plonge doucement dans le mystère de notre propre destin. Chacun de nous a quelque part un Oradour inconnu qui l'attend. Notre unique devoir est d'être prêts. Les Français et les Françaises d'Oradour-sur-Glane étaient prêts.

(S. I. F. No 692)



(Photo National-Canadien)

L'"Abegweit" fend les vagues dont le ressac fait un bruit monotone qui porte au rêve. Oeuvre d'un architecte canadien réputé, ce bac transbordeur fait chaque jour la navette dans les eaux qui viennent du golfe; de gracieuses mouettes lui font comme une escorte de blancs convoyeurs ailés.

. Le coin encyclopédique .

Le fleuve Amazon, en Amérique du Sud, le plus grand fleuve du monde, est navigable, avec ses tributaires, sur un parcours de 30,000 milles.

— 0 —

La ville de Gananoque, dans l'est d'Ontario, a été ainsi nommée d'après un mot indien signifiant "rochers sortant de l'eau".

— 0 —

La première histoire du Canada, par le Père du Creux, jésuite, fut publiée à Paris en 1664.

— 0 —

Un fort élevé sur l'emplacement actuel de la Nouvelle-Orléans fut construit en 1700 par le Sieur d'Iberville, commandant naval et militaire né à Montréal.

— 0 —

L'an dernier, on comptait au Manitoba 157 scieries dont la production globale annuelle s'élevait à une valeur de plus de $3,300,000.

— 0 —

La première route entre Québec et Montréal fut construite en sections et ouverte dans toute sa longueur en 1735.

— 0 —

En 1951, les accidents survenus à des passages à niveau au Canada ont été la cause de 213 pertes de vie et fait 714 blessés.

— 0 —

La Compagnie de la Nouvelle-France, dont l'objet était d'encourager la colonisation au Canada, fut établie par le cardinal Richelieu en 1627.

— 0 —

L'ordre des Dominicains, frères prêcheurs, fut fondé par Saint Dominique au début du 13e siècle.

— 0 —

St-Jean, capitale de Terre-Neuve, est située à 1,730 milles de Cork, Irlande, et à 2,030 milles de Liverpool.

— 0 —

Les wagons frigorifiques permettant l'expédition de produits périssables furent introduits sur les chemins de fer américains en 1875.

La saccharine composée, utilisée pour sucrer les aliments, fut découverte par Ira Remsen, chimiste américain qui est décédé en 1927.

— 0 —

La Bourse des grains de Winnipeg, la plus ancienne institution du genre au monde, fut établie en 1887.

— 0 —

Le comté d'Inverness, dans l'île du Cap-Breton, fut ainsi nommé d'après un comté d'Ecosse d'où sont venus plusieurs de ses premiers colons.

— 0 —

La grande disette de pommes de terre en Irlande en 1845 fut la cause principale de l'exode de plusieurs Irlandais vers l'Amérique du Nord au cours des années suivantes.

— 0 —

Le village de Caughnawaga, de l'autre côté de Lachine, dans le Québec, a été fondé en 1667 en qualité de refuge pour les Iroquois convertis au Christianisme.

Dans les premiers temps aucune décision importante n'était prise chez les Hurons et les Iroquois sans le consentement des femmes adultes.

— 0 —

La première messe célébrée en Nouvelle-France le fut par le Père Denis Jamay, le 24 juin 1615.

— 0 —

Les cèdres dans l'Est du Canada, sont petits, en comparaison avec les cèdres rouges de l'Ouest qui peuvent atteindre 175 pieds de hauteur.

— 0 —

La Rosa Monte est la plus haute montagne de la Suisse, son principal pic, celui de Dufourspitze, atteignant une hauteur de 15,217 pieds.

— 0 —

La règle de la clôture fut mise en vigueur pour la première fois au Canada en mai 1911 durant le débat sur le service naval.

— 0 —

Plus de 30 millions de tonnes de marchandises ont été transportées par vaisseaux sur les canaux du Canada en 1951.

— 0 —

Le premier Parlement du Haut-Canada s'est réuni à Niagara-sur-le-Lac, Ont., en septembre 1792.

— 0 —

Henrik Ibsen, grand dramaturge norvégien décédé en 1906, fut dans sa jeunesse apprenti chez un apothicaire.

— 0 —

Le canal Erié, grande route fluviale de commerce entre Buffalo et la ville de New-York, fut ouvert à la navigation en 1825.

— 0 —

Le cap Nord, extrémité septentrionale de l'Ile du Prince-Edouard, portait à l'origine le nom de "Cap des Sauvages" que lui avait donné Jacques Cartier en 1534.

— 0 —

Cuba, la plus grande île des Antilles, fut découverte par Christophe Colomb en 1492, lors de son premier voyage vers l'Amérique.

(Photo Malak)

. La récolte est très abondante .

Dans l'Ouest canadien, les emblavures livreront ce mois-ci la récolte la plus abondante que le pays ait jamais connue: au delà de 650 millions de boisseaux. Les conduits de chargement déverseront des flots de céréales dorées dans les quilles des navires appareillant pour les marchés d'outre-mer ou les minoteries de l'Est. Quoique la moisson puisse ne pas répondre tout à fait aux prévisions, à cause de la température défavorable ou faute de main-d'oeuvre agricole, les cultivateurs ne s'inquiètent pas outre-mesure. Les entrepôts recèlent encore 213 millions de boisseaux provenant de la récolte de 1951, dont la moitié a passé l'hiver dernier sous la neige, sans inconvénients. Cette façon de procéder a exempté au cultivateur de l'Ouest le souci de l'entreposage du blé excédentaire. Mais un problème ardu surgira: comment faudra-t-il s'y prendre pour assurer la mise en grenier de la copieuse récolte de 1952?

L'histoire de Baird et de la télévision

Par G. PARR

(Exclusif au DROIT) — Au cours de l'automne de 1951, le Conseil municipal de Londres a apposé sur le mur du No 22 de Frith Street, à Soho, une plaque marquant la maison où John Logie Baird présenta pour la première fois, en 1926, des scènes vivantes télévisées. Cette année, la municipalité de Bexhill-on-Sea a fixé une plaque sur la maison de Station Road où Baird a passé les dernières années de sa vie, et Helensburgh, sa ville natale, va faire de même.

Ce souvenir dédié à un homme qui n'était, suivant de nombreuses personnes, qu'un expérimentateur ingénieux, — et encore, d'une ingéniosité toute relative, — a eu pour effet de faire renaître une controverse à laquelle le nom de Baird s'est toujours trouvé associé.

Au récent Congrès de la Télévision, un orateur a ouvertement exprimé sa désapprobation de tels hommages, — curieuse façon de faire devant un auditoire réuni pour entendre parler de la contribution de la Grande-Bretagne aux progrès de la télévision. Car c'est un fait que le premier service public de télévision du monde a été réalisé par la B.B.C. utilisant le système Baird, et que c'est Baird lui-même qui a installé le premier émetteur de télévision (2TV) à Long Acre, en 1928, à une époque où les autres pays ne faisaient que s'éveiller aux possibilités de cette nouvelle science.

Durant les quelques années qui s'étaient écoulées entre sa première démonstration et sa première émission en public, Baird avait fait voir tous les aspects de la télévision que nous connaissons bien aujourd'hui: prises d'extérieurs, images sur grands écrans, émissions en couleurs, et même en relief. Très peu de spectateurs d'aujourd'hui se souviennent que la première émission d'extérieur a eu lieu en 1931, à l'occasion du Derby: c'était là un événement d'une importance historique, bien qu'on ait à peine pu distinguer les chevaux des humains, sinon par le nombre des membres inférieurs.

Avec tous ces travaux d'avant-garde à son actif, pourquoi Baird n'a-t-il pas été acclamé comme l'a été Marconi? Ce dernier n'a pas plus inventé la radio que Baird n'a inventé la télévision. A certains points de vue, les premiers travaux et les premiers essais de Marconi ont été analogues à ceux de Baird. D'autres pionniers avaient posé les fondations de la découverte avant Marconi, bien que celui-ci, tout comme Baird, ait pris des brevets personnels. Ses premiers appareils étaient rudimentaires, et quand il est arrivé en Angleterre, il ne possédait guère plus que sa confiance dans l'avenir. Baird avait dans l'avenir une confiance illimitée quand il est venu s'installer à Londres. Mais alors que Marconi a trouvé en Sir William Preece un appui enthousiaste, ayant derrière soi toute la puissance des P.T.T., Baird n'a eu lors de ses débuts aucun appui analogue, et il devait en souffrir plus qu'il ne l'avait jamais imaginé.

Les causes de cette répugnance à l'acclamer comme un grand inventeur digne d'être mis sur le même plan que Marconi, se trouvent en partie dans les circonstances qui ont entouré ses premiers travaux, dans ses premiers associés, et dans l'inventeur lui-même.

Baird n'était pas un savant au sens absolu du mot. Il avait des connaissances en électricité et avait reçu une instruction technique au Glasgow Technical Collège, où il avait pour contemporain John Reith (aujourd'hui Lord Reith). Il est significatif qu'à sa première entrevue avec Reith, Baird ait été fortement impressionné par "sa haute taille, son rang social visiblement élevé et sa superbe confiance en soi-même". De nombreuses personnes de caractère plus énergique que Baird ont eu la même sensation lorsqu'elles ont eu affaire au directeur général de la B.B.C. dans l'exercice de ses fonctions.

Après plusieurs tentatives sans succès dans le but de gagner sa vie, Baird se rendit à Hastings pendant l'été de 1923 pour tâcher de recouvrer la santé, car depuis sa jeunesse il n'avait jamais été très robuste. (Il fit remarquer par la suite à l'auteur de cet article qu'il aurait pu être un homme tout différent s'il n'avait pas souffert d'un catarrhe.) C'est à Hastings qu'il décida de travailler sérieusement aux systèmes de transmission d'images par sans-fil dont il avait lu la description précédemment.

Il est hors de doute qu'il a puisé son inspiration dans les comptes rendus de Shelford Bidwell, qui le premier a suggéré l'emploi d'une cellule de sélénium pour transformer la lumière en impulsions électriques, ainsi que chez Rosing, Nipkow et d'autres, qui avaient proposé un dispositif explorateur. La première expérience de Baird fut une réalisation pratique du dispositif de Nipkow, qui utilisait un disque de carton portant des trous disposés en spirale selon le brevet Nipkow de 1884.

Toutefois, il croyait fermement qu'en mettant à profit les progrès de la radio moderne — cellule photo-électrique, lampe de Fleming, — il pourrait réaliser un système de télévision utilisable dans la pratique.

Son premier appareil fut aussi rudimentaire que le voulait son manque d'argent et de facilités. Il n'en fonctionna pas moins, alors que l'idée de Nipkow n'avait jamais dépassé la phase des plans sur le papier.

Encouragé par ce résultat, Baird fit paraître dans le Times une annonce dont la candeur cousue de ruse ne pouvait manquer d'attirer l'attention:

"La vision par sans-fil. L'inventeur d'un dispositif désire entrer en rapport avec quelqu'un qui l'aiderait (non pécuniairement) à la réalisation de modèles de service."

Baird reçut une réponse de M. Odhams, de l'Odhams Press; mais après s'être renseigné au point de vue technique, celui-ci

JOHN LOGIE BAIRD

refusa de prendre dans l'invention une part de 20 pour cent au prix de 100 livres st. Baird ne tira pas moins quelque profit de son annonce en ce qu'il fut en mesure de se procurer certaines choses dont il avait le plus grand besoin: "trois lampes DER; trois lampes d'émission LS.5; deux transformateurs à inter-lampes; et un amplificateur de ton à 3 lampes."

Par la suite, grâce à l'aide de M. Will Day et de M. Selfridge (qui organisa la première séance publique de télévision dans son magasin de Londres), Baird put venir à Londres, où il s'installa dans Frith Street et plus tard à Long Acre. Une somme de 500 livres st., généreusement fournie par ses cousins, permit à Baird de mettre sur des bases raisonnablement solides la société qu'il venait de fonder, — la Television Limited.

A cette époque, se joignit à lui un ancien associé d'affaires, le capitaine O. G. Hutchinson, qui, malgré qu'il fût plein de vigueur et de caractère très déterminé, ne pouvait, par tempérament, s'entendre avec Baird. Cependant, avec l'aide d'Hutchinson, une démonstration de la télévision fut faite devant les membres de l'Institut Royal, représentant le monde scientifique, et au Times, représentant la presse, à la date historique du vendredi 27 janvier 1926.

Ce qui pressait le plus maintenant, c'était l'argent et aussi la coopération de la B.B.C. La société ne pouvait se développer sans argent, et elle ne pourrait jamais réussir sans l'appui de la B.B.C. Hutchinson réussit à intéresser à l'affaire la Sté Vowler & Co., dont un associé, le colonel Ian Anderson, se chargea de lancer en 1928 une nouvelle société, la Baird International Television, au capital de 700.000 livres st. Aussi bien Baird que le capitaine Hutchinson avaient des actions de la nouvelle société, et lorsqu'on réorganisa à nouveau celle-ci, on offrit à Baird 125,000 livres st. de sa part d'actions, plus un traitement de 10,000 livres st. par an. Il est intéressant de remarquer, à propos de la différence de caractère entre les deux associés, qu'Hutchinson estima que les 125,000 livres st. étaient insuffisantes, et que Baird refusa l'offre en déclarant qu'il ne saurait quoi faire de l'argent.

La tractation financière fut terminée tout juste à temps, car le jour suivant l'American Telegraph Co. de New-York annonça sa propre démonstration de télévision et ainsi Baird perdit le monopole qu'il avait détenu pendant une année.

Baird et sa nouvelle société connurent alors une ère de prospérité, et ils donnèrent des démonstrations dans le pays tout entier, dont une à l'Association Britannique de Leeds. La Grande Presse acclamait la plus récente merveille de la science, tandis que la presse spécialisée demeurait sceptique.

C'est à ce moment que Baird — de l'avis de l'auteur — eut le tort de ne pas vouloir faire ses preuves devant ceux qui plus tard auraient pu témoigner en sa faveur. Fermement convaincu que son système était bon, il évita toute discussion technique et fit peu d'efforts pour s'assurer l'appui de nombreuses personnalités scientifiques dont l'opinion aurait pu lui être d'une grande utilité dans certains milieux importants. Il ne servait pas à grand chose de répéter sans cesse dans la presse que la télévision était chose faite, tout en se refusant à voir ses imperfections. En dehors de la démonstration initiale faite devant les membres de l'Institut Royal, on ne trouve pas trace du fait que Baird ait jamais proposé de faire une communication à une autre association scientifique ou qu'il ait répondu aux commentaires nombreux et bien informés qu'on exprimait sur l'avenir de ses inventions.

Comme mesure suivante, on fit appel à l'aide de la B.B.C. pour qu'elle mit sur pied des émissions expérimentales, et naturellement Baird trouva peu d'enthousiasme chez le conseil technique de cette organisation. Il n'eut pas davantage de succès auprès de Sir John Reith, peut-être par suite de la sensation d'infériorité éprouvée par Baird, mais sans doute aussi à cause de l'opinion précédemment exprimée par le personnel technique de la B.B.C.

M. Sydney Moseley, qui faisait partie du conseil d'administration de la société et était un chaud partisan de la Baird Television, lutta courageusement en faveur de celle-ci et réussit à obtenir du ministre des P.T.T. l'autorisation de faire faire par la B.B.C. des émissions expérimentales. Celles-ci débutèrent en 1929 avec la vision seule, et en 1930 on transmit sur les deux longueurs d'onde métropolitaines à la fois la vision et le son. La première pièce télévisée (The Man with the Flower in his Mouth), jouée le 14 juillet 1930 par les acteurs Val et John Gielgud, avec comme producteur Lance Sieveking, marque une date importante de ces émissions expérimentales.

Deux ans plus tard, la B.B.C. installa à Londres un émetteur à tambour-miroir et la télévision "pour professionnels" était en route.

La question suivante est intéressante pour le lecteur: de quel bien ont été les années d'émissions expérimentales entreprises pour perfectionner le système?

On a fixé l'inauguration de la télévision la définition de 30 lignes à 12 images ½ par seconde, et il semble que Baird ait laissé cet état de choses se poursuivre sans tenter d'indiquer qu'il ne s'agissait que d'un début. Il fit d'autres expériences dans d'autres directions, mais pendant ce temps ses rivaux perfectionnaient leurs systèmes avec, derrière leurs essais, tout le poids de leurs personnels techniques. Il faut se souvenir que Baird était lié aux dispositifs mécaniques de lecture, dans lesquels il fit preuve dès le début d'une grande ingéniosité, et c'est en partie son refus de se rendre compte que la télévision par lecture mécanique n'avait qu'une sphère très limitée, qui amena son échec final. Car ce fut un échec: à la fin de 1930, les ressources de la société étaient épuisées. La vente de récepteurs de télévision sur laquelle on comptait ne rapportait pas en proportion du capital engagé et les indispensables frais de publicité dépassaient de beaucoup les commandes de tout genre.

La Television Limited, la société mère, s'était déclarée en liquidation volontaire et la valeur en Bourse des actions de la Baird Television Ltd. était tombée à quatre pence.

M. Moseley raconte les manoeuvres compliquées, et finalement couronnées de succès, auxquelles il se livra pour obtenir des appuis financiers en Amérique et à Londres, manoeuvres à la suite desquelles la haute main finit par passer au groupe Gaumont-British.

Baird se rendit compte enfin de ce que réservait l'avenir. Le tube cathodique, qui vit le jour quelques années après ses premiers essais, signa l'arrêt de mort du récepteur mécanique, et la société nouvellement formée se mit à perfectionner la télévision électronique. En 1933, on donna devant l'Association britannique une autre démonstration d'une image à 120 lignes au moyen d'un tube cathodique, et on avait à cette époque déjà exploré les possibilités des émissions sur ondes courtes.

Cependant, d'autres sociétés dépassaient l'organisation Baird, parmi elles la puissante société E.M.I., en collaboration avec la Marconi. On offrit à la B.B.C. deux systèmes perfectionnés de télévision à haute définition: l'un fut présenté par Baird, à 240 lignes et 25 images par seconde, et l'autre par Marconi-E.M.I., à 405 lignes et 25 images par seconde, à lecture croisée. Au bout d'une période d'essais des deux systèmes, le système à lecture croisée gagna la partie en 1934, et cette victoire enleva à tout jamais à la Société Baird l'espoir de régner sur la télévision anglaise. La guerre porta à Baird un nouveau coup, et bien qu'il ait continué de son mieux ses expériences, il fut handicapé par le manque d'argent et par le peu d'intérêt manifesté pour ses travaux. Il tourna ses dons inventifs vers la télévision en couleurs, et en 1941 il donna une démonstration d'images bicolores obtenues en superposant les images de

(Suite à la page 18)

L'éducation mixte

Un exemple de l'esprit nouveau qui anime l'Inde

POUR qui a connu Calcutta d'il y a quelques années, une visite au "Quartier Latin" de la ville est aujourd'hui fort intéressante. En descendant College Street — centre de la vie universitaire — on se rend compte des profondes transformations qui s'opèrent actuellement en Inde dans le domaine de l'éducation. Ainsi, aux groupes d'étudiants qui se rendent à l'Université de Calcutta — la plus importante et la plus ancienne de l'Inde — se mêlent des centaines d'étudiantes, portant livres et cahiers. On voit même celles-ci franchir les portes de l'Ecole de Médecine et de l'imposant Presidency College, qui a compté parmi ses élèves quelques-uns des fils les plus illustres de l'Inde et notamment l'actuel Président de la République.

Il n'y a pas bien longtemps, cependant, College Street était un domaine exclusivement masculin. Les femmes, affirmait-on, n'avaient rien à y faire. Seules quelques rares jeunes filles étaient autorisées à fréquenter l'Université, mais l'entrée au Presidency College et de l'Ecole de Médecine leur était strictement interdite.

L'éducation des femmes posait, en effet, un grave problème. Pendant de longues années, la capitale de l'Inde orientale n'avait compté qu'un seul établissement d'enseignement supérieur féminin: le Béthune College, dont le nombre d'élèves était d'ailleurs très limité. Les directeurs des autres institutions refusaient d'admettre les jeunes filles, craignant les objections des parents de leurs élèves masculins.

Certes, l'enseignement mixte existait dans deux petits établissements. Mais cette expérience n'avait pas été lancée spontanément et n'eut aucune répercussion sur le système scolaire. L'une de ces institutions, dirigée par des missionnaires écossais, ouvrit ses portes aux femmes en 1928, à la suite d'une longue grève au cours de laquelle la plupart des élèves quittèrent le collège. Les jeunes filles vinrent s'y inscrire en foule et quand les jeunes gens reprirent le chemin de cet excellent établissement d'enseignement, celui-ci se trouva par la force des choses un collège mixte.

Cet exemple fut suivi par une autre institution, le City College. Mais là encore, l'admission des femmes fut décidée à la suite d'une grève des étudiants.

De toutes façons, deux collèges mixtes et un collège féminin représentaient peu de chose pour une ville comme Calcutta. D'autre part, le manque d'établissements d'enseignement se faisait durement sentir dans l'Inde et les femmes ne pouvaient espérer qu'on crée des collèges à leur usage exclusif. L'éducation mixte était donc la seule solution.

Le développement de l'éducation des femmes correspondait d'ailleurs à la profonde transformation des moeurs que la conquête de l'indépendance déterminait dans le pays. Ainsi, une femme était nommée ambassadeur à Moscou, puis à Washington; une autre portait le titre de ministre. Les partisans de la vieille école n'avaient pas offert grande résistance au nouveau courant et la révolution s'était opérée dans un temps record. La physionomie de College Street s'en est trouvée complètement modifiée. Les femmes diplômées sont encore rares, mais dès à présent, un tiers des étudiants en médecine sont des jeunes filles et leur nombre s'accroît sans cesse, car elles sont admises, sans restriction d'aucune sorte, sur un pied d'égalité avec les hommes.

Dans toutes les autres branches de l'enseignement supérieur, on rencontre aujourd'hui de nombreuses étudiantes. Dans certaines sections, les jeunes gens sont même en minorité. Les femmes passent leur doctorat de philosophie et de sciences, chose jadis très rare, elles sont juristes, avocats. Seuls ceux qui connaissent l'attachement des Indiens aux vieilles traditions peuvent se représenter l'envergure des changements opérés.

Le dernier à résister aux tendances nouvelles fut le Presidency College qui, jusqu'à tout récemment, continua à refuser aux femmes l'entrée de ses classes.

Provoquée par les transformations sociales, l'éducation mixte contribua à son tour et dans tous les domaines, à stimuler cette rénovation. Ainsi, l'éducation mixte a permis aux hommes et aux femmes de choisir eux-mêmes leur compagnon dans la vie, au lieu de laisser leurs parents prendre cette décision à leur place. Et si le nouveau gouvernement de l'Inde a pu proposer l'abolition de la polygamie et l'institution du divorce, c'est pour une grande part, grâce aux progrès réalisés dans le domaine de l'enseignement et principalement grâce à l'éducation des femmes. l'éducation mixte a également contribué à ébranler le séculaire système des castes en donnant à la jeune génération la possibilité de se marier en dehors des cadres fixés par la société et malgré l'opposition des parents. De tels mariages sont de plus en plus fréquents, même entre Brahmanes et non-Brahmanes.

Calcutta n'est qu'un exemple de cet esprit nouveau qui anime le pays tout entier, et qui tend à faire de la femme indienne l'égale de l'homme.

(UNESCO)

L'histoire de . . .

(Suite de la page 17)

deux tubes cathodiques sur un seul écran. Certains milieux déclarèrent ce procédé sans portée pratique, mais il est bon de noter que la Radio Corporation of America mit au point, par la suite, un système analogue.

Baird mourut le 14 juin 1946, peu de temps après la réouverture du service de télévision de la B.B.C. De tout l'argent qui avait circulé autour de son nom et de ses projets, bien peu lui était revenu. Quelles qu'aient pu être ses insuffisances en matière de technique, c'est un homme dont personne n'a jamais dit de mal. Calme, courtois et rempli de persévérance, il suivait la voie qui lui semblait être la bonne, et bien que d'autres l'aient dépassé dans la course à la recherche de l'image parfaite, il a été celui qui encourageait les autres à chercher.

C'est donc en qualité de fondateur de la télévision non seulement en Angleterre mais dans le monde entier, que Baird mérite d'être salué, et une plaque commémorative ou deux ne semblent pas un hommage exagéré envers celui qui a mis en train l'un des plus importants changements sociaux de notre époque.

Ambiance Canadienne-Française

à

l'Hôtel de LaSalle

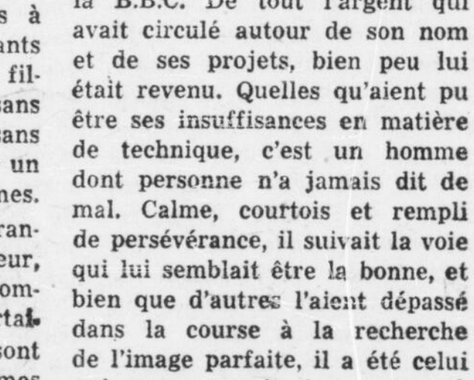
Montréal, P.Q.

Situé dans le centre même de la ville, rue Drummond, l'Hôtel de LaSalle, offre le confort le plus parfait dans un cadre des plus agréables.

Menus de gala au restaurant LE PAVILLON

J.P. LAURIN LTÉE

103, rue GEORGE
Tél.: 4-0417
OTTAWA



MONUMENTS de DISTINCTION

DEPUIS 1900

"Le Droit" interroge ses lecteurs

Votre avis?

Le souci des moniteurs !

Enquête de LANGEVIN COTE

Photos de PIERRE NORMANDIN

LUCIEN BEAUDRY

M. Beaudry est principal de l'école Garneau où nous avons questionné six membres du personnel. "Nos inscriptions ont été fort nombreuses, cette année. Nous ne nous y attendions pas. Notre grand souci, il va sans dire, est d'obtenir de la Commission des écoles séparées les locaux nécessaires pour loger nos 68 élèves de plus . . ."

ROSALINE SEGUIN

"J'enseigne aux plus vieux de nos élèves, ceux de 8e année. Le problème le plus difficile à résoudre est celui des devoirs faits à la maison. Il y a des jeunes qui ont toutes les facilités pour bien faire leur travail à la maison et d'autres qui sont moins privilégiés. Comment peut-on établir une base équitable de comparaison entre les deux?"

MARIE-JEANNE SEGUIN

"Quand on a 45 élèves au lieu du nombre habituel de 33, c'est tout un problème. J'enseigne la 5e année et je ne m'attendais pas à une telle augmentation. Il faut dire cependant que mes élèves se conduisent bien et le plus qu'on puisse leur reprocher est un manque d'attention soutenue."

GABRIELLE LEVASSEUR

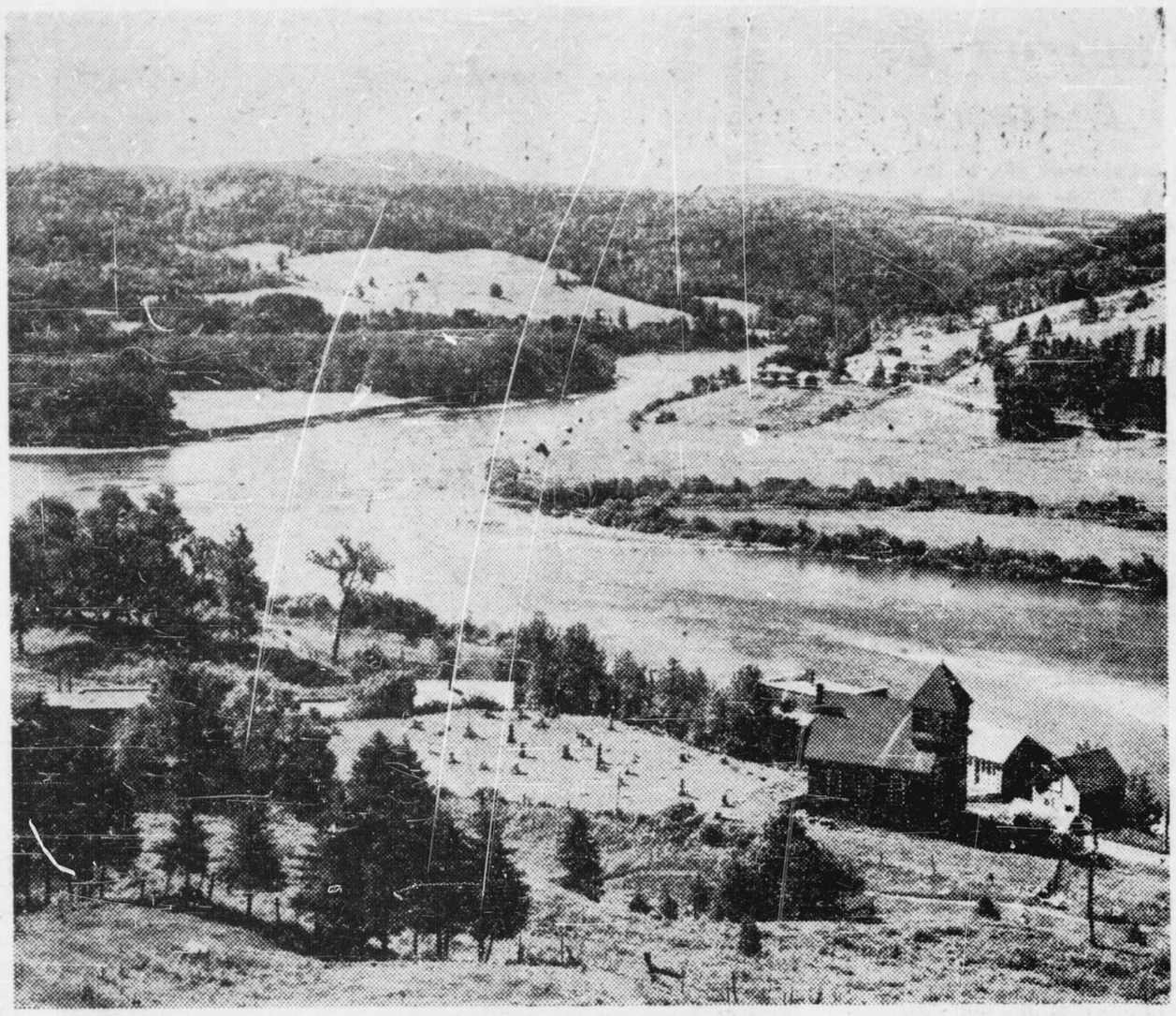
"Pour parler bien franchement je n'ai pas beaucoup de soucis. Ma classe de 38 élèves, la 2e année, était toute organisée à mon arrivée. Ce nombre d'élèves est bien raisonnable. De plus, nous n'avons plus toutes les difficultés d'autrefois maintenant que la Commission fournit les manuels et les cahiers."

JEANNINE PETRE

"Ce fut un vrai cauchemar. Lors de ma première année d'enseignement, l'an dernier, j'avais 27 élèves. Cette année, ma première classe à l'école Garneau, on m'arrive avec 57 petits Ils sont bien sages, mes jeunes de 4e année, même si leur écriture est un peu rouillée des vacances."

ROLAND LALONDE

"C'est peut-être l'organisation de ma classe de 7e année qui me donne le plus de difficulté. En tant que possible il faut qu'elle soit selon les différentes méthodes d'enseignement et les textes exigés par l'Ontario College of Education. Ce n'est pas toujours facile!"



(Photo National-Canadien)

A cette époque automnale où la nature déploie plus grandiosement sa splendeur, quoi de plus reposant que d'arrêter le regard sur ce site gaspésien, la vallée Matapédia. C'est un paysage digne du pinceau du meilleur de nos artistes.

Images de la Suisse centrale

A l'appel de cette journée d'été, les images de la Suisse centrale s'élèvent à notre passage comme des alouettes hors du sillon natal en égrenant les trilles des impressions et des souvenirs.

Dans la région de Kerns, près de Sarnen, la campagne est verdoyante et fraîche. Il y règne une atmosphère de vacances. Bien qu'il soumette ses fidèles à l'épreuve de la patience, le souvenir du bienheureux Nicolas de Flue flotte sur ce vieux pays catholique. Les chalets enfouis sous les roses élèvent les yeux et reprennent confiance en contemplant la flèche vertigineuse de l'église du village, qui domine la contrée.

Comment se figurer, en suivant du regard les quais et les quartiers fleuris qui s'allongent sur les rives du lac, escaladent des collines et s'échappent en essaims dans les vallons avoisinants, qu'au moyen âge Lucerne n'était qu'une cité minuscule, blottie au bord de la Reuss, entre ses murailles, ses ponts de défense du côté du lac et ses marécages, où les cigognes vivaient en troupe jusqu'au milieu du siècle dernier ?

Déjà les bateaux à vapeur aux noms familiers et démodés glissent entre la double baie des peupliers et des châtaigniers et s'avancent à la rencontre de la caravane des sommets coiffés d'une toque de nuages. Au large des plages, les costumes rouges et jaunes des baigneuses et des pagayeurs jettent des flammes de couleurs. Sur les hauteurs, les palaces, rois des montagnes en ces contrées, jouent négligemment avec les câbles des téléphériques et des funiculaires. Soudain les deux Mythen apparaissent et grandissent comme des navires géants dominant la houle de verdure qui s'élève aux flancs des montagnes. Dans la direction du Gothard, l'Urirotstock barre l'horizon. On ne passe pas. Seuls quelques nuages voguent au-dessus de cette forteresse rocheuse.

En marge du monde, le vallon de la Muota s'allonge et s'étire au soleil entre la pyramide du Stoos et le col empierré du Pragel. Les parois de rochers déferlent en vagues tourmentées emportant dans leur élan des nappes de sapins. Parmi ces remous de pierres, des cascades intermittentes s'élancent dans le vide. Indifférente à ce spectacle, la Muota poursuit son cours argenté actionnant les scieries de ce coin de terre schwytzoise.

Le ruban d'asphalte de la route longe les rives du lac de Lowertz, constellées de nénuphars et de roseaux. Des cascades de verdure dévalent des derniers contreforts du Righi. Avant de s'engager et de disparaître dans le monde chaotique et menaçant des éboulis du Rossberg, la route s'attarde au milieu des vergers et emporte la vision idyllique du lac de Lowertz, de l'île des Cygnes et des deux Mythen, qui président la landsgemeinde des montagnes.

Ober-Aegeri. Une paix sereine règne sur le lac, dont la respiration fait vibrer les roseaux. Un pêcheur rame debout dans son bateau à fond plat. Sur la rive, une piroque creusée dans un tronc d'arbre se balance doucement. L'écho des cloches se propage sur les eaux, qui reflètent l'image des collines en train de faire leur sieste sous la garde du sombre Kaiserstock. Dans l'enclos des jardins rustiques, les asters jaunes et mauves tiennent compagnie aux treilles des poiriers qui déploient leurs branches contre la façade brune des chalets au toit rouge. Sur le sommet des collines, des arbres arrondis veillent en vigie dans l'azur.

A mi-chemin entre Aegeri et Menzingen, à la proue d'un plateau légèrement incliné, des clochetons jaillissent d'un groupe de tilleuls. Un couvent de Franciscaines élevé dans le voisinage du champ de bataille du Gubel, où les Zougois et les Zurichois se livrèrent un violent combat au temps des guerres de religion. De ce promontoire, l'océan du paysage s'étend à perte de vue, au delà des terres verdoyantes d'Argovie, jusqu'aux confins bleutés du Jura bernois. Plus proches, la plaine grise du lac de Zoug, la crête déchiquetée du Pilate, la paroi abrupte du Righi et la chaîne des Alpes uranaises, déjà voilées à l'approche de l'orage dominical.

Aymon de MESTRAL

Sous les feux...

(Suite de la page 14)

ces fêtes doivent être réglées soigneusement avec un souci d'esthétique plutôt qu'un souci de statistique. Réunir cinquante mille personnes, ça n'est pas un but; les faire danser ou chanter en choeur, ça n'est pas un but suffisant. Ce ne sont là que des moyens de préparer une âme collective à la réception des images de beauté et des sensations de fierté intellectuelle. On s'attarde trop souvent aux moyens au détriment du but.

Le Festival de Montréal est indiscutablement en excellente santé. Sa nouvelle orientation nous laisse espérer de vives satisfactions qui lui mérite bien l'absolution de ses fautes.

A 11 ans, il divisait 468,592,413, 563 par 9076, en une minute

Par Maurice GOLDSMITH

A New-York tout récemment, un problème qu'un homme aurait mis mille ans à résoudre seul et cent ans à l'aide d'une machine à calculer de bureau, a été résolu en une semaine, par une machine électronique. Dans la même ville, presque au même moment, une Indienne de vingt ans, Shakuntala Devi, donnait une autre démonstration, non moins remarquable, de calcul mathématique. Elle se montra capable d'extraire, sans erreur ni hésitation, les racines quatrième, cinquième et sixième de nombres de dix chiffres et de réaliser instantanément des carrés magiques (1) dont les premiers chiffres lui étaient proposés par les spectateurs.

L'exploit de la jeune Indienne diffère cependant de manière sensible de celui de la machine à calculer: la machine étant conçue par l'homme, nous savons comment elle fonctionne et comment elle résoud les problèmes. Mais la nature des facultés mathématiques de prodiges tels que Shakuntala Devi reste pour nous une énigme.

La mémoire y joue à coup sûr un rôle important; mais s'agit-il d'une aptitude particulière ou d'une virtuosité cérébrale pouvant s'étendre à d'autres domaines? Est-elle indépendante de l'intelligence? Jusqu'à quel point peut-on la perfectionner par un entraînement régulier? Est-ce un phénomène éphémère ou durable?

Ces problèmes sont traités dans un livre paru récemment en Angleterre. (2) Son auteur, M. Fred Barlow, examine notamment le cas de George Parker Bidder, qui naquit en 1805 dans le comté de Devonshire en Angleterre. A 4 ans, il exécutait les calculs les plus extraordinaires et pourtant, son frère aîné, qui s'occupait de son instruction, lui avait tout juste appris à compter jusqu'à dix. A 6 ans, il ne savait compter que jusqu'à 100. Son père le produisait continuellement dans des tournées, de sorte qu'il ne put aller à l'école et ne commença à apprendre à lire qu'à 10 ans.

A 11 ans, il mit une minute pour diviser 468,592,413,563 par 9076. (Opération dont le résultat est 51,629,838).

A 13 ans, il donna instantanément une réponse exacte à la question: "Trouvez le nombre dont le cube, moins 19, multiplié par son cube, serait égal au cube de 6". (Ce nombre est 3).

Bidder, qui reçut plus tard une bonne instruction et devint un ingénieur connu, conserva intactes ses facultés intellectuelles jusqu'au bout (il mourut à 73 ans). Vers la fin de sa vie, un ami lui posa le problème suivant "Si la vitesse de la lumière est de 190,000 milles (305,775 kilomètres) par seconde et la longueur d'onde des rayons rouges de 36,918 vibrations par pouce (un pouce équivaut à 2.54 cm), combien de vibrations frappent l'oeil en une seconde?" Avant que son ami n'ait eu le temps de prendre un crayon et une feuille de papier. Bidder répondit: 'Ne vous dérangez pas. La réponse est: 444,433,651,200".

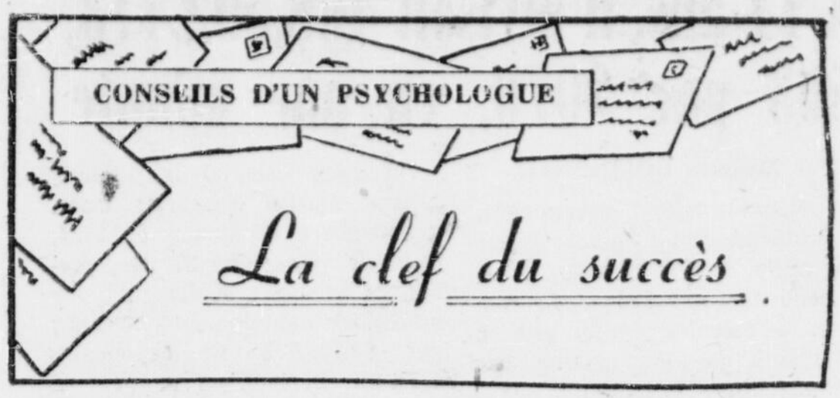
Un autre calculateur prodige, Johann Martin Zacharias Dase, qui naquit à Hambourg en 1824, mais ne vécut que 37 ans, prenait 54 secondes seulement pour multiplier mentalement 79,532,853 par 93,758,479. Et cependant, écrit M. Barlow, on ne peut le comparer à Bidder car "il n'était guère plus qu'une machine à calculer humaine, pouvant réaliser mentalement d'énormes opérations, mais presque incapable de comprendre les principes des mathématiques. D'ailleurs, dans les autres domaines, ses capacités étaient très limitées".

En 1840, un enfant prodige de 14 ans, fils d'un bûcheron français, fut présenté à l'Académie des Sciences de Paris. La facilité avec laquelle il inventa et appliqua des méthodes arithmétiques enthousiasma les experts chargés de l'examiner, mais à mesure qu'il vieillit, il sembla perdre ses aptitudes mathématiques. Il mourut à 35 ans, complètement oublié.

Un autre prodige dont les capacités déclinèrent également avec l'âge, fut Thomas Henry Safford, fils d'un fermier du Vermont. A 10 ans, il établit quatre calendriers astronomiques différents. En travaillant à l'un d'eux, il mit au point une nouvelle règle pour le calcul des heures de lever et de coucher de la lune, ainsi qu'une table qui permettait d'effectuer ce travail en trois fois moins de temps qu'auparavant. Au même âge, il lui fallait une minute pour faire mentalement une multiplication comportant un total de 36 chiffres. Mais six ans plus tard, il n'en était plus capable.

Il y a juste deux ans mourait à l'âge de 83 ans, Jacques Inaudi, un Italien qui parcourut le monde, montrant d'extraordinaires dons de calculateur-éclair. Opposé à trois machines à calculer qui exécutaient des séries d'opérations arithmétiques différentes, il trouva toujours la solution des problèmes avant les machines. Pourtant, Inaudi n'avait pas beaucoup d'instruction et sa mémoire n'avait rien d'extraordinaire, sauf pour les chiffres. En fait, il était distrait.

L'un des plus remarquables prodiges du calcul mental fut un Indien, Srinavasa Ramanujan, qui mourut en 1920 à l'âge de 37 ans. Il était pauvre et inconnu lorsqu'il fut découvert par hasard, en 1912. Le célèbre mathématicien anglais G. H. Hardy a dit de lui: "Le peu d'étendue de ses connaissances était au moins aussi étonnant que leur profondeur. C'était un homme capable d'énoncer jusqu'à des degrés incroyables des théorèmes à multiplication complexe et dont la maîtrise des fractions continues, tout au moins du point de vue pratique, dépassait celle de n'importe quel mathématicien au monde... mais il n'avait qu'une idée très vague de ce qu'est la fonction d'un complexe variable. Sa conception de la preuve mathématique était assez nébuleuse. Il obtenait tous ses résultats, justes ou faux, par un mélange de raisonnement, d'intuition et de déduction dont il était incapable de donner la moindre explication cohérente". **(UNESCO)**



Personnalité masculine et personnalité féminine
(suite)

DANS l'article précédent, nous avons affirmé qu'il y a une structure d'intelligence propre à l'homme et une autre particulière à la femme. Curiosités et façons de raisonner sont différentes pour chaque sexe; "il faut naturellement s'attendre à retrouver, sur les autres terrains, du sentiment, de la volonté, de l'activité extérieure et sociale, des éléments de diversité analogue dans leurs comportements respectifs."

La dominante, règle générale, est autre chez l'homme que chez la femme. Mais, justement il faut dire de suite qu'il existe des exceptions, la règle ici n'étant pas absolue.

L'esprit positif, la fermeté, la stabilité, la décision volontaire, n'est-ce pas ainsi qu'on se représente le caractère viril. La personnalité féminine présente normalement des nuances de tendresse délicate. **"La femme vit davantage par les sentiments, et elle accepte des privations cruelles pour une compensation de nature affective. Il lui faut donner et recevoir de l'affection,** d'une manière qui la lui rende sensible. Cependant, il n'est pas rare de rencontrer des femmes où les tendances masculines existent au détriment des ressources sentimentales. D'un homme qui manifeste des nuances de délicatesse d'âme ou une grande sensibilité émotive, on dit qu'il a quelque chose de féminin.

Le centre de rayonnement normal de la femme est le foyer; elle en est l'âme. Ainsi, comme le dit si bien l'auteur, le rôle de la femme est un rôle intime. Auprès d'elle, l'homme après les luttes incessantes qu'exige le travail à l'extérieur, retrouvera un coeur chaud, une âme en qui se reposer des duretés de l'existence. A la femme, revient de droit l'administration de son domaine propre, la maison. Là, elle est difficilement imitable, sa ténacité est étonnante. L'homme est le représentant et le défenseur des intérêts matériels et sociaux de la communauté familiale à l'extérieur. "La femme n'a pas pour l'ordinaire, assez de sang-froid pour tenir tête aux influences hostiles que rencontre l'homme de manière courante, et auxquelles il s'habitue à résister. Elle fait intervenir le sentiment à temps et à contretemps, jusque dans les affaires..."

L'homme traite des événements et des choses d'une façon, plus rationnelle, avec une indifférence quasi brutale que la femme considère souvent inhumaine. "C'est l'homme qui a raison, à son point de vue, qui est celui du droit strict — et la femme n'a pas tout à fait tort, si l'on se place sur le terrain de l'équité et de la charité."

La femme serait une mineure quant à sa personnalité sociale qui semble beaucoup moindre que celle de son compagnon. Est-ce dû à cette habitude séculaire de la reléguer au second rang quand il s'agit de la gestion des grandes affaires? Peut-être. Il est vrai que la fonction sexuelle voue la femme à une certaine passivité et à une activité plutôt intime.

Cependant, pour avoir moins de relief et moins d'éclat, l'élément féminin a certes, une influence sociale et culturelle, il n'y a pas à le nier.

On affirme généralement que la femme a un tempérament plus religieux que l'homme. En ce qui concerne l'éducation à donner aux enfants, surtout aux garçons, le mari "décide des orientations intellectuelles", il "se réserve les besognes sérieuses" tandis que la mère s'occupe de l'acquisition des habitudes premières et des notions rudimentaires de l'enseignement religieux. Façon sommaire et simpliste de régler la question en se basant sur ce dicton que la religion n'est pas l'affaire de l'homme, mais est bonne seulement pour les dévotes.

Si le prétendu "sexe fort" est porté à voir dans la religion un enfantillage et une sorte de faiblesse et à tirer vanité de son indifférence religieuse "c'est sans doute qu'il n'en a pas compris la portée véritable et qu'il n'en a pas éprouvé un besoin profond", explique l'auteur. Il est évident que l'homme ne se sent pas de la même façon que sa compagne devant les réalités principales de la vie; le comportement féminin diffère totalement du comportement masculin vis-à-vis de la réalité réalité religieuse. Les prêtres en savent quelque chose par expérience.

Est-ce à dire, comme on a tendance à le croire dans le grand public, que la religion est seulement affaire de sentiment et que la femme s'intéresse davantage aux choses religieuses parce que celles-ci parlent davantage à son imagination et à sa sensibilité beaucoup plus émotive? Opiner en ce sens, ne sera-ce pas là commettre une grave erreur et donner à la religion une portée simplement sentimentale, une signification imaginative et poétique et mal servir la vérité? Admettons avec l'auteur que le respect humain entre pour une large part dans cette attitude de l'homme.

L'homme est incliné vers une espèce d'indifférence en matière religieuse, cela semble vrai, mais il se mêle beaucoup d'amour-propre dans cette attitude religieuse du côté masculin. Au tout début, cette attitude ne serait-elle pas anticléricale d'abord; l'on ne veut pas se laisser manoeuvrer par le curé ni lui permettre de gérer nos propres affaires, on le croit trop facilement inspiré par des ambitions temporelles. Puis, "on feint de dédaigner, mais en réalité on redoute", ajoute l'Abbé.

Y a-t-il d'autres mobiles qui contribuent à cette indifférence en face du problème religieux chez l'élément masculin? Une certaine paresse intellectuelle, peut-être. Faut-il ajouter que le tempérament masculin est plus porté vers le dehors et que l'activité extérieure favorise fort peu le repli sur soi-même, l'aptitude à la réflexion profonde et surtout la vie intérieure, élément constitutif premier de la religion, laquelle, malheureusement, ne lui paraît pas assez dégagée des contingences humaines et des visées temporelles.

On prétend aussi que les tempéraments métaphysiques seraient bien rares parmi l'élite masculine, la spécialisation tant prônée de l'âge actuel favorisant plutôt une virtuosité en quelque sorte mécanique, ce qui nuirait à la recherche intérieure et au contact religieux; le spécialiste en arrive même à considérer avec insouciance l'esprit de la science même.

L'auteur continue: "Toutes ces influences agissent sur le caractère masculin et contribuent à le détourner plutôt du problème religieux. Et comme celui-ci ne se pose pas à lui sous l'angle sentimental — ou tout au moins avec une intensité plus faible et plus rarement que pour la femme — comme le besoin métaphysique est tout à fait exceptionnel, l'homme adopte volontiers une attitude qui sauvegarde son amour-propre, sa tranquillité, et fait le jeu de sa paresse. Il sera donc de bon ton de négliger la question religieuse, et d'en laisser aux âmes faibles l'usage exclusif. Quant aux prêtres et aux philosophes de profession, on les regarde volontiers comme des êtres étranges, et l'on renonce à s'expliquer le goût qui les porte vers des réalités si peu positives.

La religion masculine est moins sentimentale et moins instinctive que celle de la femme. Ceci n'a absolument rien qui étonne. "Chaque sexe se pose les questions humaines en fonction de ses tendances naturelles, qui sont diverses, et il est porté à y répondre avec la tonalité dominante qui le caractérise." L'homme étant plus rationnel, plus objectif, il est de toute évidence que sa religion sera plus ferme, plus consistante, plus éclairée et plus approfondie.

(à suivre)

Dr Laurence Martin-Pelland
"Le Droit",
OTTAWA.

Courrier de Jeanne

Q.—J'ai deux fils et une fille, tous à l'école primaire. Ils ont rarement des devoirs à la maison, mais mon mari insiste pour que je leur fasse répéter leurs leçons à chaque soir. Je veux que mes enfants aient des succès à l'école, mais je n'ai vraiment pas le temps de les suivre, puisque j'ai un bébé d'un an et demi. Je trouve que c'est la charge de mon mari. Les hommes ne veulent jamais rien faire au foyer. Ils ne semblent bons que pour énoncer des théories qu'ils ne veulent pas mettre en pratique! Qu'en pensez-vous?

Maman décidée

R.—Ce sont plutôt les paresseux ou les indécis, hommes et femmes, qui sont portés à énoncer de belles théories, pour reculer quand arrive le moment de les mettre en pratique. Avec un mari, chère madame, il vaut toujours mieux commencer par faire un compromis. Tentez d'obtenir de lui qu'il s'occupe de faire répéter des matières déterminées (telles le catéchisme et l'épellation), tandis que vous surveillerez les matières qui demandent moins de répétition... et par conséquent, moins de travail de votre part. Ou bien, veillez sur les leçons de la fillette, tandis que votre mari remplira le même rôle auprès des garçons. Si votre mari se refuse vraiment à toute collaboration, j'espère que vous aurez le courage de sacrifier une heure de vos rares loisirs, pour vous occuper vous-même de la répétition des leçons. Durant son école primaire, surtout, l'écolier doit être suivi à la maison pour réussir, et rien ne l'encourage plus que l'intérêt de ses parents à l'égard de ses études.

— o —

Q.—J'ai 17 ans et je suis amoureuse d'un garçon de 15 ans. Sommes-nous trop jeunes pour aller prendre des marches et aller au cinéma? Suis-je trop vieille pour lui? Mes amies me critiquent parce qu'il est plus jeune que moi.

Charlotte

R.—Oui, vous êtes trop jeunes. Du moins, ce jeune homme n'est encore qu'un enfant, tandis que vous êtes à la veille de devenir adulte. Il a peut-être déjà la carrure d'un jeune homme, mais ne vous fiez pas aux apparences. Laissez-le à ses études et pensez sérieusement à votre avenir.

CE MANTEAU offre vraiment de la nouveauté, avec son col mandarin, sa ligne tubulaire et ses manches chauve-souris. Le tissu est un lainage de chiffon, rouge vif.

Q.—Si le marié porte un complet de ville bleu marine, la fleur qu'il aura à la boutonnière devrait-elle être de préférence une rose ou un oeillet?

Curieuse

R.—L'oeillet doit être l'ornement discret; toute fleur plus grosse donne un air trop "fleuri" au marié.

— o —

Q.—Le garçon qui me fréquente depuis longtemps est très indépendant et il se fâche pour un rien. Mais en retour, lorsqu'il est de bonne humeur, il est très aimable. Comment remédier à la situation, car je l'estime beaucoup et je sais qu'il en est de même pour lui à mon égard.

VERT PRINTEMPS

R.—Il n'y a rien à faire de votre part. Ce serait à ce jeune homme de surmonter ses sautes d'humeur. Il a plutôt mauvais caractère et se montre susceptible — avouons-le entre nous. A vous de décider si votre affection pour ce jeune homme est assez grande pour vous permettre de subir sans sourciller les bons et les mauvais côtés de son caractère.

Q.—Je travaille comme commis dans un bureau du Gouvernement, depuis quatre mois, et j'ai déjà de petites économies. J'ai 17 ans, et j'ai terminé la classe l'an dernier. Comme je ne connais ni la dactylographie ni la sténographie, je ne fais que classifier à la journée longue et c'est plutôt ennuyeux. Croyez-vous que je devrais quitter cet emploi pour fréquenter une école commerciale pendant un ou deux mois, en vue d'obtenir un meilleur emploi par la suite?

GINETTE

R.—Oui, je vous conseille de donner suite à votre projet, si vos parents sont d'accord. Pour devenir sténo-dactylo, il vous faudra peut-être plus de deux mois d'études et de pratique, mais cette préparation en vaut la peine. Un travail plus intéressant et un salaire plus rémunérateur valent quelques mois de sacrifices — même s'il s'agit de rogner vos petites dépenses.

VOTRE SANTE

LE TEINT

PARIS — (Spécial au "Droit") — On dit que le teint reflète la santé d'un individu. En effet, un teint naturellement clair et bien coloré, une peau douce et saine, sont des signes infaillibles de bonne santé. Un tel teint trahit non seulement la condition physique du sujet qui le possède, mais aussi, dans une certaine mesure, son état mental.

Tout le monde n'est pas favorisé par un teint d'écolier, mais il est possible d'y parvenir, et cela sans recourir aux multiples artifices modernes. On peut l'améliorer d'une façon notable par une alimentation rationnelle, par la pratique modérée d'exercices en plein air et au soleil, enfin par des heures de sommeil suffisantes. Il importe aussi de suivre quelques règles élémentaires d'hygiène mentale et d'hygiène personnelle.

Il est évident que des soins méticuleux apportés à la peau peuvent enjoliver le teint, mais ils ne sauraient corriger des défauts importants qui sont dus à des causes internes. Il en est ainsi parce que la peau n'est pas un tissu isolé du reste du corps. Elle réagit d'une façon variable à toutes les atteintes de l'organisme. Il est faux de s'imaginer que la peau, surtout celle de la figure, soit une partie indépendante, et qu'elle puisse recevoir des traitements mécaniques ou chimiques sans égard au reste de l'organisme.

Si nous observons la peau au microscope, nous voyons qu'elle est constituée de petites cellules formant plusieurs couches. Les cellules des couches superficielles se sont durcies et atrophiées (couche cornée) et subissent un phénomène de desquamation continu. Ces cellules cornées qui se détachent sans cesse de la surface, sont continuellement remplacées par des cellules originant des assises profondes. Ces cellules cornées sont légèrement acides, et ce film acide qui recouvre la peau, joue un rôle protecteur important.

L'examen microscopique de la peau nous révèle aussi l'existence de canaux très fins ou pores de la peau, par où les glandes sudoripares et sébacées écoulent leurs sécrétions. Celles-ci sont toutes deux importantes au maintien d'un teint clair, la sueur contribuant à l'acidité de la peau, et les glandes sébacées l'induisant d'une substance huileuse qui favorise sa souplesse.

Ce sont des apports internes qui assurent le bon fonctionnement de ces glandes et la nutrition des cellules cutanées, si l'on excepte évidemment quelques influences externes, comme les bactéries, les poussières et autres agents irritants. Quand l'organisme est en état de malnutrition la peau est l'un des premiers tissus à subir des changements en rapport avec ce déficit nutritionnel. Une peau rude ou sèche, des éruptions, des gerçures, des rides précoces et une pâleur plus ou moins marquée, sont autant de symptômes qui peuvent survenir à la suite de carences alimentaires. Ces signes apparaissent le plus souvent chez des sujets dont le régime est pauvre en certaines vitamines.

(A suivre) J.-G. L.

L'ECHARPE et la jupe à plis creux, en lainage souple, forment un des ensembles favoris de l'automne et de l'hiver prochain. Nat Kaplan présente ici un modèle charmant, porté avec une blouse de jersey.

Le casier-calendrier pratique dans votre cuisine

LA ménagère apprécie les moyens de faire son travail plus vite. Et quelle heureuse trouvaille, le jour où elle découvre un moyen d'organiser plus facilement son travail. Voici un casier-calendrier qui peut être fait vite et facilement à la maison. C'est le dispositif idéal pour se remémorer les dates si facilement oubliées des réceptions mondaines ou des emplettes qui sont parmi les nombreux devoirs de toute ménagère.

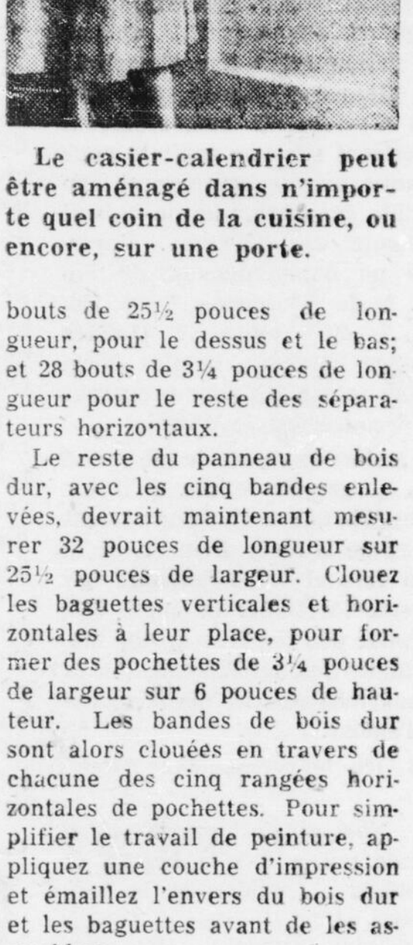
Il peut être accroché dans n'importe quel endroit commode. Il comporte des pochettes individuelles pour chaque jour du mois, avec, en plus, quatre pochettes supplémentaires pour les notes diverses. Pour vous servir du casier-calendrier, vous écrivez vos mémos sur des cartes que vous glissez dans la pochette convenant à la date voulue. Vous mettez les factures dans la pochette correspondant à la date à laquelle vous devez les payer. Chaque matin, la ménagère compétente peut relire tous les mémos qui sont dans la pochette correspondant au quantième et rédiger son "ordre du jour" pour ainsi dire. Elle peut aussi garder des cartes supplémentaires près du téléphone et les mettre dans le casier après avoir fixé un rendez-vous.

Les matériaux requis pour ce casier-calendrier sont peu nombreux, et la construction est simple. Procurez-vous un morceau de Masonite Presdwood de ⅛ de pouce d'épaisseur par 42 et 25½ pouces; 34 pieds de baguettes de bois aplani, de ½ pouce d'épaisseur sur ¾ de pouce de largeur, qu'il faudra scier de façon à obtenir huit séparateurs verticaux et six séparateurs horizontaux. Les seuls autres matériaux requis sont des clous d'un demi-pouce, des chiffres, de la peinture pour couche d'impression, de l'émail et des vis à oeil pour accrocher le dossier-calendrier.

Dans le panneau de planche dure, coupez cinq bandes de 2 pouces de largeur et de 25½ pouces de longueur. Ces bandes feront un fond pour les sections inférieures des compartiments et empêcheront les factures et les cartes de tomber hors du casier. Ensuite, coupez les baguettes de bois comme suit: huit bouts de 32 pouces de longueur, pour les séparateurs verticaux; deux bouts de 25½ pouces de longueur, pour le dessus et le bas; et 28 bouts de 3¼ pouces de longueur pour le reste des séparateurs horizontaux.

Le reste du panneau de bois dur, avec les cinq bandes enlevées, devrait maintenant mesurer 32 pouces de longueur sur 25½ pouces de largeur. Clouez les baguettes verticales et horizontales à leur place, pour former des pochettes de 3¼ pouces de largeur sur 6 pouces de hauteur. Les bandes de bois dur sont alors clouées en travers de chacune des cinq rangées horizontales de pochettes. Pour simplifier le travail de peinture, appliquez une couche d'impression et émaillez l'envers du bois dur et les baguettes avant de les assembler.

Peignez le tout de la couleur que vous préférez. Vous pouvez choisir un coloris qui s'harmonise avec le thème décoratif de votre cuisine, ou une couleur aussi originale que vous le voulez. Un fond gris avec des traverses marron pourpré, des séparateurs blancs et des chiffres matricés vous sont indiqués à titre de suggestion. Pour mettre la touche finale à votre travail, il vous suffit de coller les chiffres à l'endroit voulu.



Le casier-calendrier peut être aménagé dans n'importe quel coin de la cuisine, ou encore, sur une porte.

Plats appétissants au fromage

LA maîtresse de maison peut préparer des menus faciles pendant toute l'année avec le fromage. Quand vous conservez sous la main un pain de 2 livres de fromage spécialement traité, vous avez la clef de centaines de variations de menus. Assurez-vous de choisir la fameuse qualité de fromage qui fond en un instant et se coupe aussi en tranches.

Fondu et mélangé avec du beurre et du lait pour faire une sauce riche et savoureuse, le fromage rehausse l'aspect et le goût des légumes cuits et chauds tels que le brocoli et les asperges, ou les pommes de terre bouillies.

La sauce au fromage chaude forme aussi un contraste agréable avec des aliments froids. La prochaine fois que vous servirez des tranches de viande froide, recouvrez-les de sauce au fromage chaude. La sauce au fromage chaude est une garniture savoureuse sur d'autres aliments froids tels que les tomates ou les concombres coupés en tranches.

Ajoutez un peu plus de lait à la recette basique de la sauce au fromage "Deux fois plus vite", et vous aurez une sauce crème basique savoureuse pour des plats plus nourrissants. Ou bien faites fondre ½ tasse de fromage râpé dans une boîte de soupe crème de champignons ou de céleri et vous aurez une excellente sauce. Ajoutez à la sauce un mélange d'oeufs durs, de piment rouge et de céleri cuits, coupés en dés, ou un reste de jambon, des champignons et du piment vert coupés en cubes. Des restes de poulet, de dinde, de viande ou de poisson font aussi des plats savoureux quand ils sont mélangés avec une sauce basique au fromage. Servez cela sur des rôties ou sur des nouilles frites, faites suivre d'une salade de verdure et de tomates avec un assaisonnement relevé et vous aurez un repas vite préparé et nourrissant.

Sauce au fromage "Deux fois plus vite"

fait: 5 tasses

1 livre de fromage spécialement traité (environ 4 tasses, déchiqueté)
¼ tasse de beurre
1 tasse de lait

Mettez le fromage, le beurre et le lait dans une casserole, et faites cuire à feu doux ou au bain-marie, jusqu'à ce que le fromage soit fondu. Mélangez de temps en temps. Servez immédiatement, ou gardez dans un récipient couvert, dans le réfrigérateur.

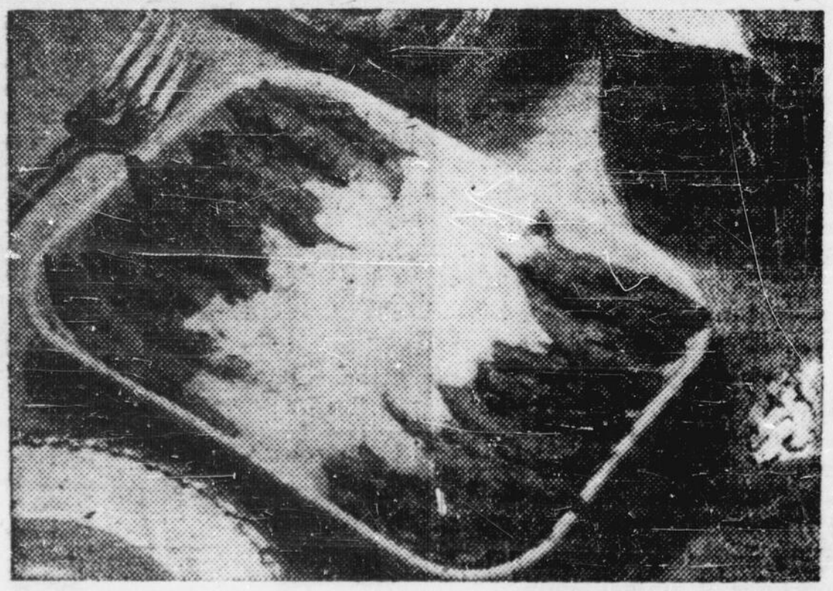
Remarque: 1 boîte (1-¼ tasse) de soupe condensée telle que de la crème de champignons ou de céleri peut être ajoutée à la recette. Pour faire 1-½ tasse de sauce au fromage "Deux fois plus vite", divisez la recette en deux.

Oeufs brouillés au fromage

fait: 4 portions

½ tasse de sauce au fromage "Deux fois plus vite"
1 cuillerée à soupe de beurre
4 oeufs
Sel et poivre

Faites fondre le beurre dans une poêle épaisse sur feu doux. Ajoutez les oeufs, la sauce au fromage, le sel et le poivre. Servez-vous d'une fourchette, pour casser les jaunes d'oeufs dans la poêle et les mélanger avec la sauce au fromage. Remuez doucement tandis que les oeufs commencent à durcir, en conservant le mouchetage de blanc et de jaune. Retirez du feu lorsque les oeufs sont cuits, mais encore moelleux. Servez chaud.



Un roman de Pierre L'Ermite

Le Monsieur en gris...

... Les Vandales du passé, que sont-ils...? De pauvres et précaires massacreurs en comparaison de ceux que nous prépare le progrès de la Science séparée de l'Evangile d'amour. Avez-vous réfléchi à l'atroce chose que sera la guerre de demain?... Quand, une nation ayant fixé l'heure de son attaque brusquée, des milliers d'avions de bombardement s'abattront sur une capitale pour anéantir, en une heure, toute une paisible population et le travail accumulé des siècles... Voyez-vous un bombardement de Paris...? de Florence...? de Rome...? de Venise...? Quelles stupides horreurs, quelles hécatombes internales nous préparent les découvertes de demain!...

... Alors le contraste me prend à la gorge. Et je dis qu'il est **impossible** que ces horreurs soient sorties de la main divine... de la main fine et toute-puissante qui a ciselé les fleurs et qui a mis au coeur des fiancées et des mères toutes les délicatesses, toutes les suavités, tous les dévouements de l'amour.

Et, ici, le commandant s'exalta:

... Non, ce n'est pas le même ouvrier qui a fait la beauté et la hideur... le bien et le mal, l'amour et la férocité. A l'origine des êtres, il s'est passé quelque chose... un drame terrible... une faute géante.

—Laquelle...?

—Celle que l'Eglise appelle le "péché originel". Rappelez-vous les vers du poète:

Borné dans sa nature, infini dans ses voeux,
L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux...

... Nous sommes les fils ruinés d'un père qui a perdu le bonheur de toute sa race.

—Mais il est souverainement injuste de faire payer aux fils la faute du père!

—Nous le faisons nous-mêmes, tous les jours physiquement, moralement. Je ne marierais pas Sylviane avec le fils d'un tuberculeux ou avec l'enfant d'un assassin... J'aurais trop peur de l'hérédité!...

... Maintenant, à cette tare initiale, ajoutez cette liberté nécessaire, mais dont l'homme abusera... Ajoutez les puissances invisibles mauvaises... les intelligences supérieures à l'intelligence de l'homme, et qui sont déchues et jalouses... Vous avez alors l'explication de tout le chaos éphémère d'ici-bas... du mal physique et du mal moral.

—Comment votre Dieu vous tire-t-il de là?

—Ici encore, d'un seul coup, vous arrivez devant l'insondable... devant le seul mystère...

—Le sphinx, toujours!

—Peut-il en être autrement? Nous ne savons le "tout" de rien. Nous ignorons la nature des forces immédiates dont nous nous servons chaque jour. Comment l'infini-Dieu pourrait-il tenir dans mon pauvre cerveau humain!

—Enoncez-le-moi, au moins, ce seul mystère?

—Il s'appelle: "l'Amour"!

—Je ne comprends pas davantage.

—Je comprends tellement que vous ne compreniez pas! On ne conserve que ce qu'on défend... Vous n'avez jamais défendu votre faculté religieuse. Alors, que voulez-vous!... c'est l'ankylose! Logiquement, vous payez la note de votre négligence.

—Expliquez-moi toujours votre idée, comme si je pouvais vous suivre. Je verrai après...

—Je vais encore vous parler un peu comme un prêtre. Mais je vous le rappelle: j'ai failli le devenir.

—Je m'en aperçois!...

—Au fond du christianisme, il n'y a qu'un seul mystère, mais il explique tous les autres. Ce mystère, **c'est que Dieu nous aime**. Si nous mettons, au départ de notre croyance, cette foi en l'amour, alors, non seulement tout s'éclaire, mais tout se déroule avec une logique implacable jusqu'à l'extrême conséquence des choses.

Le professeur s'arrête sur la route, et regarde parler le commandant, lequel, avec ses cheveux blancs et son ton grave, a maintenant, en effet, la dignité d'un prêtre:

—... Regardez tout ce que fait l'amour en nous autres, qui sommes des égoïstes; car nous sommes capables de tous les sacrifices, même d'accepter la mort, le sourire aux lèvres, pour l'être ou pour la chose aimée... Une mère qui aime son enfant!

"Moi, je suis toujours seul..."

... un homme qui aime une femme!... un soldat qui aime sa patrie!... Rappelez-vous les petits Saint-Cyriens de Charleroi qui s'élançaient, en gants blancs, au-devant des balles allemandes?

... Or, ce sentiment qui nous transfigure, nous... pauvres "nous", transportez-les dans un coeur de Dieu, et essayez de pressentir le retentissement qu'il aura!...

... Si Dieu nous aime, il est logique qu'il vienne réparer la faute humaine... logique qu'il expie à notre place... qu'il se fasse tuer pour nous... qu'il éprouve une tristesse de nous quitter... qu'il cherche à supprimer l'absence. Nous-mêmes, nous n'acceptons pas l'absence. J'ai, dans mon portefeuille, une photographie de ma femme... une boucle des cheveux de Sylvianne. Dieu peut tellement faire davantage! Il fait l'Eucharistie! Il n'y a pas d'union plus complète que la nourriture avec le corps? Alors, il se fera "nourriture"... Vous voyez, bond par bond, nous arrivons du péché initial à la communion... terme nécessaire et indépassable. Maintenant, vous connaissez tout le schéma du christianisme.

—Cela me semble étrange d'entendre un marin me parler ainsi.

—Ce marin communie tous les dimanches! Il trouve, dans cette communion, une force d'acceptation que vous ne soupçonnez pas. Et puis, pendant mes longues traversées, j'ai parlé à coeur ouvert avec des missionnaires. Moi aussi, j'ai eu mes objections... Peu à peu elles sont tombées, comme peut-être, un jour, tomberont les vôtres. Quand on s'est douloureusement avancé loin sur le chemin de la vie, on ne raisonne plus... on voit. Le P. de Foucault me disait cela, à bord, pendant une nuit criblée d'étoiles. Lui aussi, il avait la lassitude de la discussion. Il **voyait...**

... Moi, je vois Dieu dans la fleur infime perdue au milieu de l'herbe. Je le vois dans les profondeurs de l'infini où, par milliards, vivent les planètes. Et il n'est pas plus petit dans la fleur... pas plus grand dans l'étoile. **Il est!...**

... Et, tous les jours, je le prie pour ma misère... pour tous ceux qui pleurent... pour tous ceux qui souffrent... pour qu'il mette ma chère femme en sa paix... pour qu'il protège ma petite Sylviane... Je suis très sincère... très loyal. En ce moment, je ne cherche pas à faire de l'apostolat.

—Enfin!... dit le professeur en regardant, lui aussi, vers l'immensité bleue où roulait le chariot de David... où la voie lactée jetait sa gigantesque écharpe au travers du ciel... je vous remercie. Vous l'avez dit: il est toujours intéressant que deux êtres sincères pensent, sur un sujet pareil, tout haut leur pensée. Vous en avez une... Moi, je n'en ai pas... Je cherche!

—Tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais pas déjà trouvé ... vous répond le Christ par la voix d'un de ses amis.

—Le Christ...? répète le professeur... quel mystère encore que celui-là!

Et, tendant brusquement la main au commandant, il s'enfonça dans la nuit...

XII

Le lendemain, le Monsieur en gris, encore assez nerveux, n'arriva que pour dîner.

A table, d'un commun accord, on ne parla que de choses banales. Mais, derrière ce rideau, il y avait toute la gravité de l'entretien de la veille.

Heureusement, Sylviane jeta sa note de gaieté dans une conversation qui se traînait.

Elle parla de ces petits riens qui intéressent les jeunes filles ... d'une nouvelle robe qu'elle allait se faire... de sa coiffure qu'elle voulait changer... d'une sculpture bien curieuse qu'avait réussie leur jeune voisin, un certain Jean Damour... du père Charrier, lequel s'était, hier, royalement enivré avec une grosse bouteille de rhum trouvée sur la grève. Sylviane lui avait fait une sévère morale... lui avait parlé de sa femme... de sa santé... du bon exemple dû aux enfants, etc.

Le père Charrier l'avait regardée avec des yeux où brillait encore l'incendie de la veille, et il avait conclu en disant:

—Mademoiselle Sylviane, vous avez cent fois... mille fois raison! je suis indigne d'être maître-nageur... Mais si vous saviez comme "il était bon"!

—On irait loin avec ce principe-là! observe le Monsieur en gris.

Le repas fini, le commandant Didier bourra amoureusement sa pipe, s'enveloppa d'un nuage de fumée:

—Si nous allions dire bonsoir à la mer?

—Mais c'est une idée! Le Parisien endurci que je suis commence à apprécier — sauf la fraîcheur — la poésie d'un rougeoyant soleil disparaissant dans l'onde amère.

—Voudriez-vous un châle... une couverture? propose Sylviane, mutine.

—Merci... tout de même pas à ce point-là! Mais j'espère bien que vous nous accompagnerez?

—Non... répond vivement Sylviane... j'attends des enfants du village qui doivent venir ici me réciter leur catéchisme; et s'ils le savent, j'ai promis de leur faire des projections dans la serre.

—Dommage! murmure le professeur en la regardant d'un air qui frappa la jeune fille. Alors, nous partons sans notre petite fée... oui, dommage! Cela va gâter ma promenade...

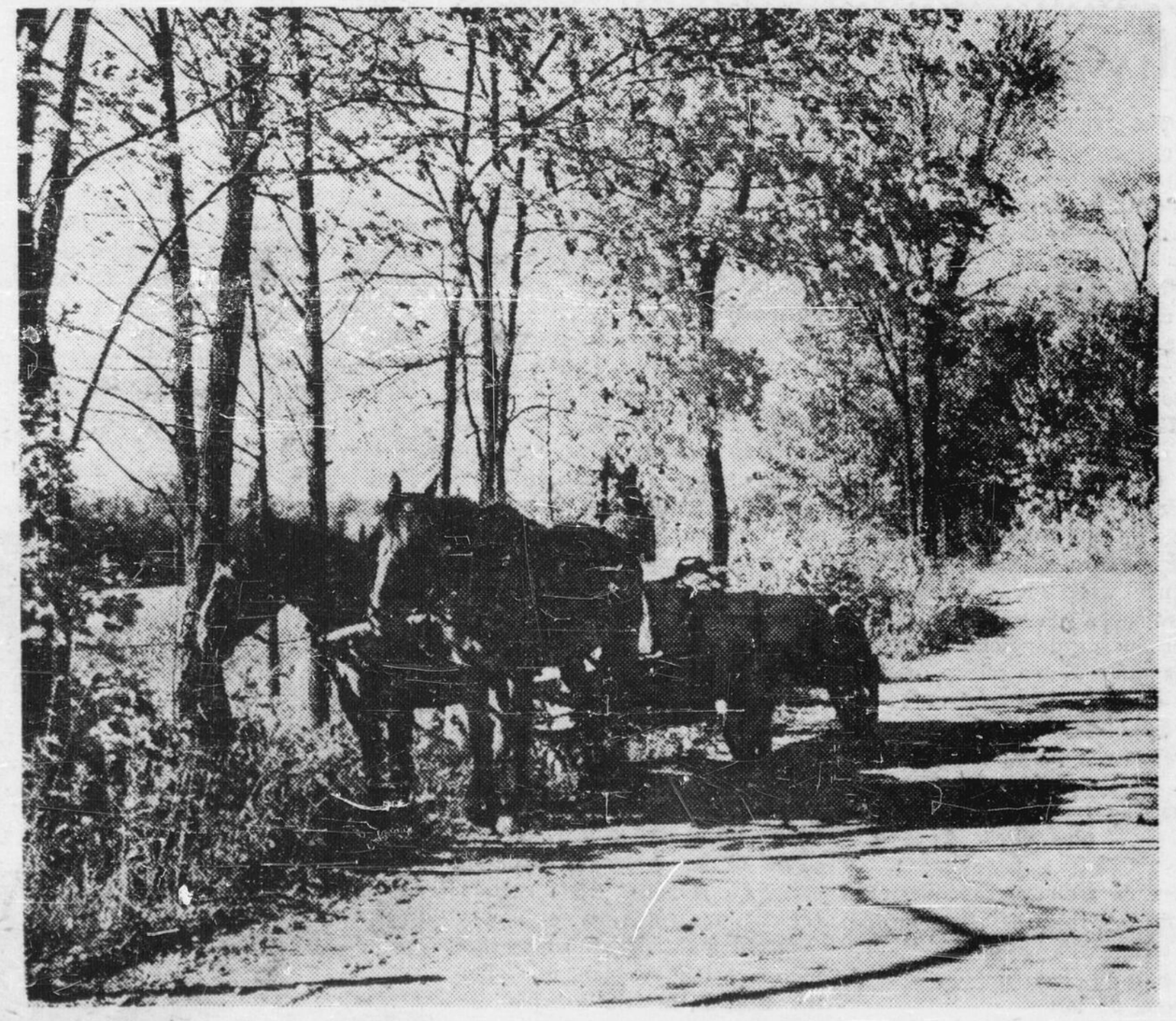
Ils gravirent lentement la dune où le soleil allongeait sur le sable fauve l'ombre dorée des grands pins maritimes.

—Majoresque cadunt, altis de montibus, umbrae... (Les ombres des hautes montagnes s'allongent sur la vallée...) cita le professeur qui savait son Virgile par coeur.

Les deux hommes regardèrent l'astre magnifique descendre peu à peu dans les flots. Puis ce fut le crépuscule dans le silence des êtres et des choses. Le ciel se teinta de mauve. L'Océan prit une couleur de plomb fondu.

—Que c'est grand! s'écrie le commandant.

(à suivre)



(Photo "Le Droit" — par Pierre Normandin)

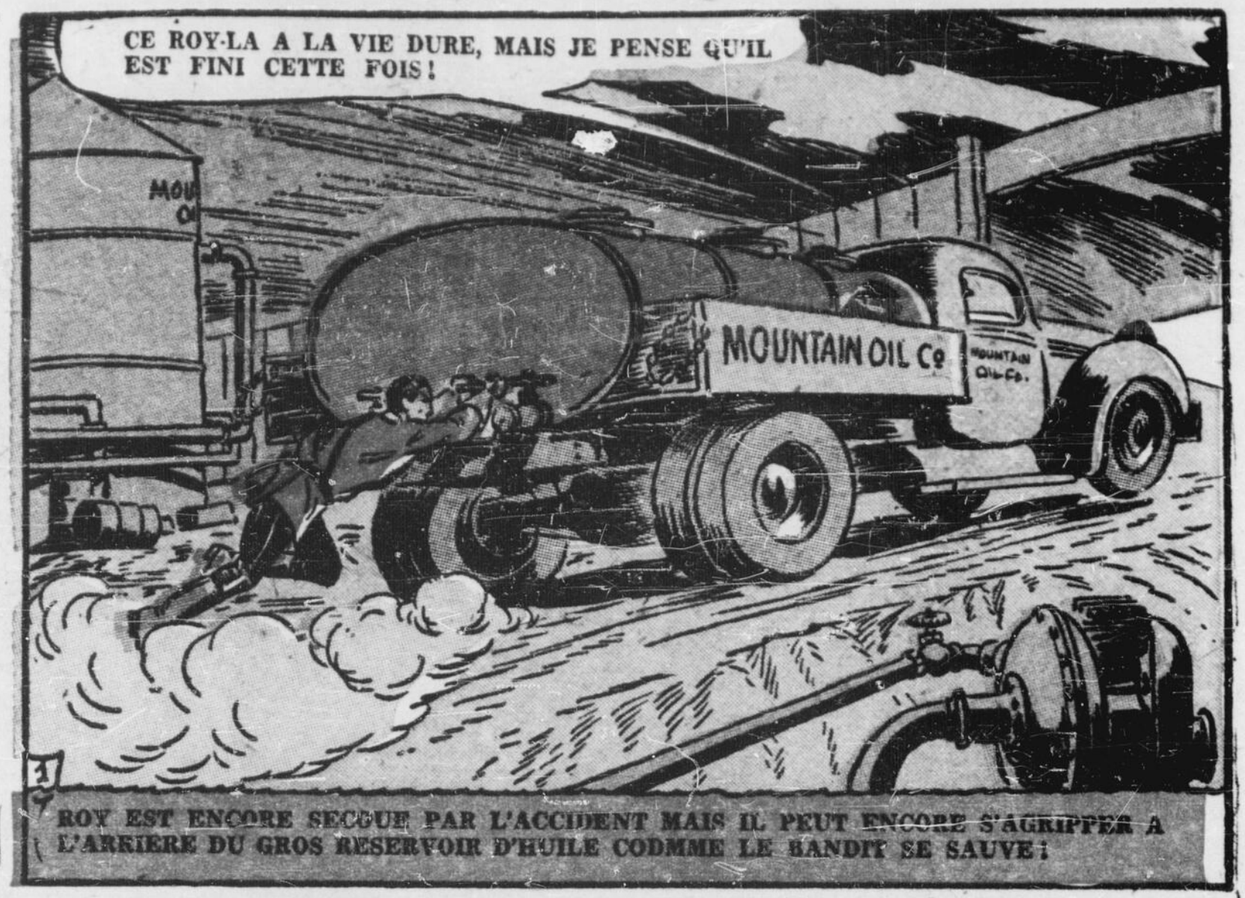
Scène automnale dans la Gatineau

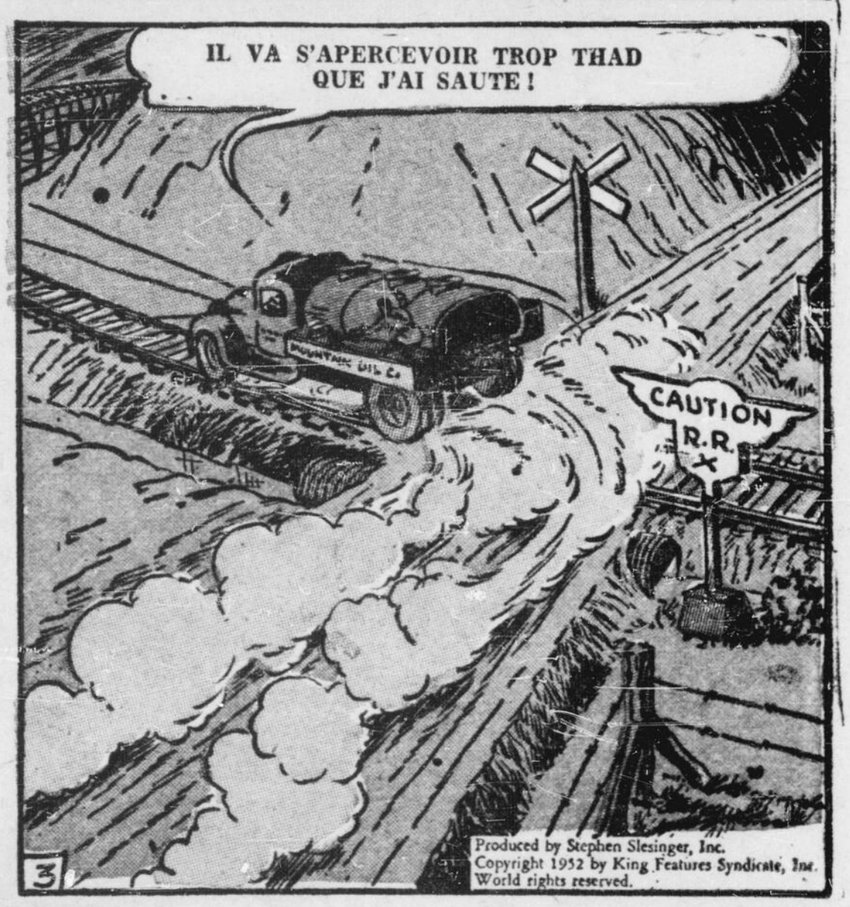
LE SERGENT ROY

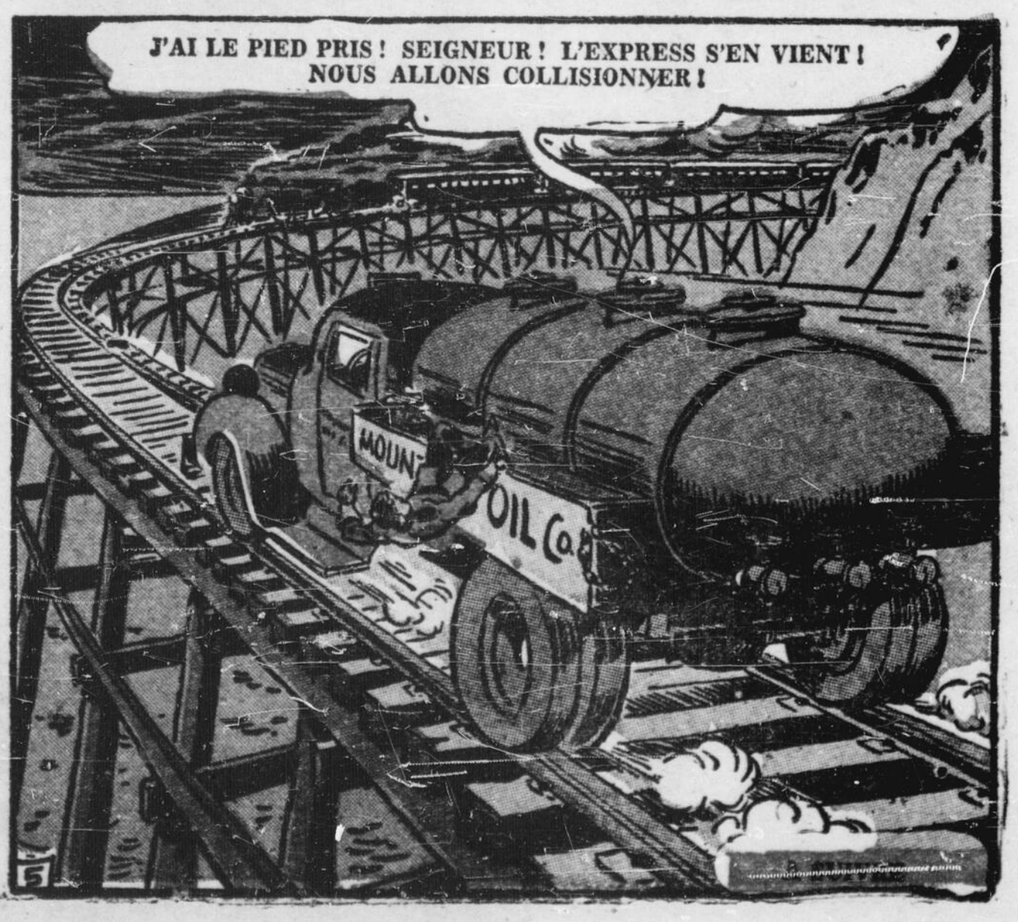
DE LA

Police Montée

Par ZANE GREY







(Photo National-Canadien)

Qui ne voudrait comme ce pêcheur se percher sur un affleurement de la rivière Hunter, à Grandes-Chutes, Terre-Neuve, pour attendre (et prendre ?) plusieurs gros saumons ?